

Ancien. M. L. 839; *auulus*, 837, et *\*auula*, 836 a?; *\*auiolus*, 830; B. W. *ateul*.

Dérivés et composés : *auia* (et *aua*, Ven. Fortun., M. L. 823 et 813) : grand'mère (sur lequel a été fait sporadiquement *auius*, comme *aua* sur *auus*) ; *auitus* (dont la dérivation est obscure ; cf. *maritus*, *patritus*) : de grand-père, M. L. 834 ; *auitāticus* adj., et subst. « oncle » : M. L. 825 ; *pro-*, *ab-*, *at-*, *tri-*auus** : aïeul, bisaïeul, etc. ; cf. Dig. 38, 10, 10, 16 : *ataus est abau uel abauiae pater... huius appellatio personas complectitur sedecim appellatione facta per mares...*, *pater, auus, proauus, abauus, ataus* ; Isid., Or. 9, 6, 23 : *patris mei abauus mihi ataus est, ego illi trinepos*, P. F. 13, 1, qui explique *ataus* par *atta* aui ; cf. *amita*. V. *tritaus*. — Quelques représentants de *ataua* en roman, M. L. 752. *At-* de *ataus* est sans doute à rapprocher de *atta*, *tritaus* rappelle *triptanctos*, cf. *trinepos*. *\*Bisauus* est supposé par it. *bisavolo*, M. L. 9647. Pour *stritaus*, v. ce mot.

*aus*, comme *anus*, n'était pas d'abord l'un des noms de parenté indiquant une situation nettement définie. C'est originairement un nom familial désignant un « ancien » du groupe. L'islandais *ā* au sens de « grand-père », et l'arménien *haw* « grand-père » (avec *h*, comme *han* ; v. sous *anus*), le hittite *huphaš*. Des dérivés latins, *aua* et *auia*, désignent la « grand-mère », de même que le dérivé gotique *awo*. Désignant un « ancien » qui n'est pas le père, ce mot, avec ses dérivés, s'est prêté à désigner l'« oncle maternel » ; c'est ce que l'on observe dans v. pruss. *awis*, lit. *auynas*, v. sl. *uji* ; v. irl. *aua* « petit-fils » semble dérivé de *\*awa*. En italo-celtique, un dérivé en *\*-en-*, élargi de façons différentes en latin et en celtique, a le sens de « oncle » : gall. *ewythr*, bret. *contr*, lat. *auonculus* ; le thème en *-en-* se voit aussi dans le composé germanique représenté par v. h. a. *ōheim*, v. angl. *ēam* « oncle ». Lat. *abauus* « trisaïeul » est, pour la forme, à *auus* ce que v. perse *apanyāka* « arrière-grand-père » est à *nyāka* « grand-père ». L'emploi du préfixe *pro-* dans *proauus* se retrouve dans d'autres langues : skr. *prapitamahā*, gr. *πρόπαππος*, *προπάτωρ*, sl. *pradēv*.

*auxilium* : v. *augeō*.

*auxilla* : v. *aulla*.

*axāmenta*, *axāre* : v. *aiō*.

*axēdō*, *-ōnis* : v. *axis*.

*axilla*, *-ae* : v. *ala*.

*axiō*, *-ōnis* m. : hibou (Plin. 10, 68 ; 29, 117). — M. L. 843.

1. *axis*, *-is* m. (avec *ā* d'après les grammairiens) : essieu, axe ; et en poésie « axe du monde, pôle » (à l'imitation du gr. *ἄξων*), d'où « ciel, climat ; orbe d'une voûte ». — Ancien (Caton), technique. M. L. 845.

Dérivés : *axiculus* : essieu, et *axiculārius* ; *axeārius* (Inscr.) ; *axēdō* f. : cheville, clavette d'essieu (Mar-

cell., Gloss.). Cf. aussi M. L. : *\*axālis*, 840 ; *\*axilis*, 841. B. W. *essieu*.

Premier terme de composé dans *ax-ungia* : graisse pour essieu ; et simplement « graisse de porc ». A basse époque, le premier terme du composé n'apparaissant plus, *ax-* a été assimilé à un préfixe, d'où *absungia*, *assungia* (Mul. Chir., Diosc.), *exungia* (Theod. Prisc. II 19 ; Mul. Chir.), etc. M. L. 846 ; irl. *usca*.

Cf. peut-être *amb-axium*, attesté seulement dans la glose de Paul. Fest. 26 : *ambaxioque circumeuntes : cateruatim*.

Lit. *ašis*, v. pruss. *assis*, v. sl. *ost*. Irl. *aiss* « voiture », qu'on lit dans un dictionnaire moderne n'a guère d'intérêt. Le thème *\*aksi-* « essieu » est l'élargissement par *-i-* d'un nom *\*aks-* del' « essieu », dont la forme ancienne n'est pas attestée. Mais ce thème est supposé par les autres formes élargies : un élargissement par *\*-en-* dans v. h. a. *ahsa* et gr. *ἄξων* (tandis que le dérivé gr. *ἀυ-αξ* « chariot » [littéralement « voiture à un seul essieu »] est tiré de *\*aks-* et non de *\*aks-en-*) ; un élargissement par *-o-* dans la forme indo-iranienne attestée par skr. *akṣa*, av. *aša*. En latin même, le dérivé *āla* (de *\*aks-lā*) est tiré de *\*aks-* ; et le brittonique a aussi un dérivé en *-l-*. gall. *echel* « essieu ». V. *ala*.

2. *axis*, *-is* m. : ais, planche. Peut-être autre graphie de *assis*, cf. *asser*. Le diminutif *azula* doit de même se lire *assula*.

3. *\*axis*, *-is* m. : sorte de bœuf sauvage, originaire de l'Inde d'après Plin. 8, 76.

*\*axitia* (*axicia*, *acicia*?) f. ou n. pl. : objet de toilette féminin : « A. λ. de Plt., Cu. 578. Forme et sens obscurs. V. E. Leumann, Glotta 11, 188, et 12, 148.

*\*axitiōsus*, *-a*, *-um* : adjectif attesté seulement dans deux fragments de comédies attribuées à Plaute (Astr. 2, Sitel. 1) où il est appliqué aux femmes. Sens incertain ; cf. Varr., L. L. 7, 66 : *Claudius scribit axitiosas demonstrari consupplicatrices, ab agendo axitiosas. Vt ab una faciendo, factiosae, sic ab una agendo actiosae (axitiosae A. Spengel) dictae* ; et P. F. 3, 6.

Les gloses ont un substantif *axitiō* glosé *factiō*, cf. CGL V 6, 32. Le rapport avec *agō* (*axim*) a peut-être été imaginé par les grammairiens pour expliquer un terme désuet, de sens oublié. Dérivé de *axitia* « aimant les bijoux » ?

*axungia* : v. *axis* 1.

*azaniae*, *-arum* f. pl. : Plin. 16, 107, *quae (nucēs) se in arbore ipsa diuisere, azaniae uocantur, laeduntque ceteras nisi detrahantur*. De *ἀζαλω*, *ἀζένομαι*.

*azymus*, *-a*, *-um* : sans levain. Emprunt au gr. *ἄζυμος*, particulier à la langue médicale et à la langue de l'Église. Une prononciation *azimus* est attestée par les graphies des gloses. Les poètes latins scandent le mot avec la seconde syllabe brève, sans doute pour conserver l'accent grec sur l'initiale. Les formes romanes remontent soit à *azimus*, soit à *azimus*. M. L. 850.

La sonore simple *b* était à peu près inusitée à l'initiale d'un mot indo-européen normal. Tous les *b* initiaux résultent donc de phénomènes postérieurs à l'époque indo-européenne.

Quelques-uns proviennent d'innovations phonétiques : *\*dw-* a passé à *b-* au cours de la période historique du latin (v. *bonus*) ; ailleurs, il y eut des assimilations, ainsi dans *bibō* et *barba*.

La plupart des mots à *b* initial n'ont pénétré que secondairement, dans des onomatopées ou tout au plus dans des mots populaires expressifs tels que *balbus*, *bucca*, *broccus*, ou par emprunt, ainsi *bāca*, *buzus*, ou sont d'origine dialectale, comme *bōs*, etc. D'autres enfin ne sont que des transcriptions de mots étrangers, sans existence réelle en latin.

Dans ces conditions, la lettre *b* ne contient presque pas de verbes et peu de substantifs ou d'adjectifs de la langue noble.

*babae* : exclamation de la langue comique ; = *βαβαί*, comme *papae* = *παπαί* ; cf. fr. *bah*, M. L. 851.

*babacealus*, *-i* m. ? Origine et sens inconnus ; terme d'injure, adressé à des esclaves par un interlocuteur du banquet de Trimalcion dans Pétrone, se retrouve dans Arnobe appliqué à des jeunes gens frivoles et débauchés. De *βαβαί* *καλός* (ou *καλός*, suivant A. H. Salomon, Comment. in honorem I. A. Heikel, p. 132) « oh le beau » ?

*babbiae* ? Plin. 15, 15, *quae regiae uocantur* (scil. *oliuae*) *ab aliis maiorinae ab aliis babbiae* (var. *bambiae*). Mot osque ? Le nom propre *Babbii* est fréquent dans les régions de langue osque.

*babit* : γαμπός (Gloss.). Cf. *babiger* = « stultus », *babo* « interiectio iridentis », *babulus* (cf. ital. *babbio* « stultus »), *baburrus* « stultus », *bauōsus* = *babōsus*?, Vitae patrum 5, 14, 4, et les articles *bab*, *\*baba* dans M. L. 852, 853 ; fr. *babil*, *babiller*. Formations onomatopéiques, cf. *βαβάζειν*, dans Hésychius, et *\*babbus*, M. L. 857, nom enfantin du père, ital. *babbo*, etc. Le type à redoublement *baba-* se trouve dans beaucoup de langues pour désigner le « papa » ou la « maman », soit le « bébé ». Cf. *bambalō*.

*bāca*, *-ae* f. : 1° baie (d'un arbre ; cf. CGL V 559, 54, *bacas omnis fructus agrestium arborum*). En ce sens, ancien, usuel et classique ; 2° par image, « objet en forme de baie, boule », et surtout « perle » (poétique). — Pan-roman, sauf roumain. M. L. 859. Celt. : irl. *bagaid*, britt. *bagad*.

Dérivés et composés : *bācula* : petite baie, M. L. 873 ; *bācālis* ; *bācālia*, *-ae* f. : laurier à baies ; *bācātus* : perlé ; *bācifer*. Sur la forme *bacca*, v. Thes. II 1657, 14 sqq.

## B

Les mots qui se rapportent à la culture de la vigne et au vin (v. sous *uinum*) sont d'origine méditerranéenne. Le rapprochement avec *Βάχος*, divinité thrace, est séduisant. D'autre part, Varron dit, L. L. VII, 87, que *uinum in Hispania bacca*. V. aussi *bacar*.

*bacalusiae*, *-arum* f. pl. ? mot de Pétr. de sens incertain « folle supposition » ? Bücheler rapproche *βαυκάλημα*, *καταβαυκάλημα*.

*\*bacar* ? : *uas uinarium simile bacroni*, P. F. 28, 3. Cf. dans les gloses *bacario* « urceoli genus », *bacarium* « uās uinarium » ; *bachia* (et *bacca*) : — *primum a Bacho*, *quod est uinum, nominata* ; *postea in usus aquarios transiit*, Isid., Or. 20, 5, 4 (le mot est considéré, sans raisons suffisantes, comme celtique par Sofer, p. 165, n. 1) ; *bacriō*, dans P. F. 28, 1, *bacriōnem dicebant genus uasis longioris manubrii. Hoc alii trullam appellant*. — Mots non attestés dans les textes, mais demeurés partiellement dans les langues romanes, cf. M. L. 860, 862, 863 b, 866, *bacar*, *\*bacca*, *\*baccu*, *bacce*, *baccinum*, et en germ. : bas all. *back*, v. h. a. *bekkin*. Cf. Delgado, Emerita 14, 123 sqq.

V. *baca*.

*baccar*, *-ris* n. (et *baccaris*, *-is* f.) : plante mal déterminée, nard sauvage (Plin. 12, 45 ; 21, 29), digitale, cyclamen ?, employée pour conjurer le mauvais sort. Emprunt au gr. *βάκαρον*, *βάκαριον*, attesté depuis Vg. Les graphies *baccar*, *baccaris* sont tardives. M. L. 863 a ; irl. *bachar*.

*bacchor*, *-āris*, *-ātus* sum, *-ārī* : fêter Bacchus ; par suite « être en état d'ivresse ou d'exaltation, s'agiter furieusement ou sans frein », etc. Dénominateur propre latin tiré de l'emprunt ancien au gr. *Bacchus*, *Baccha* f. (= *Βάχος*, *Βάχη*) ; *Bacchas* m. (écrit *bacas* dans le SCB), passe en irl. *bach*. Peut s'employer, comme le gr. *βακχεύειν*, au passif, surtout en poésie : l'adjectif *bacchatus* est fréquent dans ce sens. Le verbe est attesté dans tout le cours de la latinité, en prose, comme en poésie. Conservé dans un parler italien ? M. L. 865 a.

Dérivés : *bacchābundus*, sans doute archaïsme repris à l'époque impériale ; *bacchātio* : états bachiques ; et *Bacchānālia* n. pl. (formé sans doute d'après *Volcānālia*, *Sātūrnālia* ; de *baccha* on attendrait *\*bacchālia*) : bacchanales ; d'où le singulier *bacchānal*, comme *lupānar*. — A pris un sens péjoratif qui est resté dans l'italien *baccano*, cf. M. L. 865. Composé : *dēbacchor* (rare). Les autres formes, *bacchicus*, *bacchius*, sont grecques.

*bacciballum*, *-īn* : mot d'argot employé par un des convives du banquet de Trimalcion dans Pétr. 61. Il est joint l'épithète *pulcherrimum*, et l'expression désigne

« un beau brin de femme ». Cf. peut-être, pour la seconde partie, ἀρδελος et, pour la première, *bacca*.

\***baecellon** (-num) : bassin. Cf. Greg. Tur., HF 9, 28, *clipeum cum duabus pateris ligneis, quas uolgo bacchinon uocant*. Gaulois? M. L. 866; B. W. sous *bassin*. V. *bacar*.

\***baecolus**, -Im. : mot qu'Auguste, au dire de Suétone, employait pour *stultus*. Cf. peut-être *baecerus* « baro fac-tus », CGL IV 210, 10 (mais le texte est peu sûr). Gr. βἀ-κηνος avec même suffixe que dans *corneolus*?

\***bach** : exclamation marquant la joie, d'après Explan. in Don. gramm. IV 562, 20.

**baclio** : v. *bacar*.

\***baucel** : dans Cassian. Conl. 7, 32, 2, *alios ita eorum corda quos ceperant inani quodam tumore uidemus infe-cere, quos etiam bacuceos uulgo appellat*... Mot étranger?

**baculum**, -I n. (et à basse époque *bac(u)lus*, cf. Thes. II 1670, 65 sqq.) : bâton, canne. Ancien et usuel. M. L. 874; celt. : irl. *bacc*, *bachall*, britt. *bagl*. B. W. *bâcler*. Diminutif : *bacillum* (*bacillus*) : baguette. Les formes romanes remontent à *bacillum*, attesté à basse époque sous la forme *bacchillum*, CIL VI 18086; cf. M. L. 870; Thes. II 1668, 37 sqq., et dont l'élém. se retrouve peut-être dans *imbacillus*; v. ce mot.

La forme *bax*, GLK, Suppl. 71, 8 : *bax, inde fit dimi-nitue baculus*, sans autre exemple, n'est sans doute qu'une imagination de grammairien.

Le nom grec βᾱκτρον, βακτηρία du « bâton », de la « canne » livre un radical \**bak-*, de type populaire en indo-européen avec son *b* et son *a*, et qui se retrouve, avec *k* gém. dans irl. *bacc* « bâton recourbé ». Dans *baculum*, il y a un suffixe de nom d'instrument comme en grec. La gém. attestée dans lat. *bacillum* rappelle la forme irlandaise; mot populaire.

\***baditis** : nymphéa. Mot gaulois d'après Marcel. Em-pir., Med. 33, 63.

**badius**, -a, -um : bai, brun (*de equo*); cf. Varr., Men. 358. Terme technique. — Le gentile *Badius* ne se trouve qu'en territoire osque; *Badusius* est ombrien. Le correspondant de l'adjectif n'existe qu'en celtique; irl. *buide* « jaune », gaul. *Bodiocasses*? — M. L. 877, passé aussi en grec moderne βᾱδιος, -εος. Cf. *basus*!

**badō**, -āre : v. *bat*.

**baedō** (*būō*), -is, -ere (rare et archaïque; quelques exemples de Plaute, Pacuvius, Varron, celui-ci citant sans doute la loi des XII Tables; il y a peut-être une forme déponente *baetor* (*būtor*? cf. *būi*, *proficisci*, dans CGL III 514, 57), cf. Thes. II 1679, 41) : aller.

**Baedō** a formé quelques composés, du reste aussi rares que le simple et dont certains sont mal attestés : *ā-*, *ad-* (ar-?, cf. *arbitrari*), *ē-*, *re-*, *im-*, *per-* (cf. P. F. 235, 19, *perbūto*, *perbūtere* Plautus *pro perire* posuit), *praeter-*, *inter-*, *transbūtere*. C'est de ces composés qu'a été tiré le simple *būō*, cf. P. F. 31, 28, *būiensis dicuntur qui peregrinantur assidue*. Un ancien subjonctif optatif en *-s* est peut-être conservé dans la glose *basis* : *προσέδωγς* CGL II 27, 55.

Les rapprochements qui ont été tentés avec la racine

du gr. βᾱνν (dor. βᾱν) supposeraient une origine osco-ombrienne (ou latin rural); cf. *bās* du mot; du reste, ils sont vagues. L'ombrien a une forme *ebetrāje* (he-) qu'on traduit par *in exitus* (?), l'osque un nom propre au gén. *Baiteis* « Baeti ». Lette *gāia* « fait d'aller » ne fournit pas un point d'appui suffisant.

\***bafer** (-fra, -frum?) : *grossus, ferinus, agrestis* (Gloss.). Dialectal et d'origine obscure. Cf. *uaffer*?

\***baia**, -ae f. : feuille de palmier. Mot copte cité par St Jérôme, adu. Iou. 2, 13, *cubile eis de foliis palmarum quas baias uocant contextum erat*; cf. gr. βᾱίς, βᾱίον.

\***baia**, -ae f. ? : seulement dans Isid., Or. 14, 8, 40, [portum] *ueteres a baiulandis mercibus uocabant baias, illa declinatione a baia, baias ut a familia, familias*. Cf. M. L. 882, qui se demande — sans raison, semble-t-il — si le mot est ibérique. Il se peut que ce mot soit dû à une erreur d'Isidore, qui a pris pour un nom commun le nom du port de *Baiaes*, d'après la glose de Servius, ad Ae. 9, 707, ... *ueteres tamen portum Baias dixisse*.

**baiana** (*fabā*) -ae f. : fève de Baies (Apic. 5, 210). M. L. 885. De *Baiaes*.

**bāiulus** (*baiiu-*, *bai(i)-*), -I m. : portefaix, d'où le dénom. *bāi(i)olo* (*bāi(i)u-*) et ses dérivés, attestés à l'époque archaïque et repris par les archaïsants de l'époque impériale et en bas latin; cf. M. L. 886-888, *bajulus*, -a (b. aquae); *bajulula*, fr. *bailler*, v. B. W.; et celt. : britt. *baiol*; *bāi(i)ola* : Isid., Or. 20, 11, 2, — *est lectus qui in itinere baiulatur*.

Étymologie inconnue.

\***hala**, -ānis : pie (cheval) = gr. φαλός. Mot germanique, une fois dans Ennodius.

**balanus**, -I f. et m. : 1° gland et toute espèce de fruit en forme de gland; 2° balane, mollusque; 3° suppositoire. Emprunt au gr. βάλανος attesté depuis Plt. De là : *balanātus* : *balano herba tinctus* (époque impériale). M. L. 894. Pour l'a intérieur, cf. *alacer*, *alapa*, etc.

**balatrō**, -ōnis m. : sens exact inconnu. Il est possible que le mot ait désigné un acteur de bas étage, cf. Hor., S. 1, 2, 2, *mendici, mimae, balatrones, hoc genus omne*, et Vopiscus, Car. 21, 1, *ne patrimonium sua... mimis ac balatronibus deputarent*. Le plus souvent employé comme terme injurieux, cf. *histriō* et le fr. *cabotin*. Explications diverses, et du reste tardives, chez les anciens : *balatrones a balatu et uaniloquentia*, dit le scoliaste d'Horace, qui dans un autre endroit le définit : *balatrones dicuntur rustici homines inepti et triuales*, et encore : — *derisores, liberos in loquendo, procaciores, abiecti*. Ailleurs encore le mot est rapproché de *barathrum* et expliqué *qui bona sua... in barathrum mittunt*. Cf. encore le scol. d'Hor., Sat. 2, 3, 166 : *P. Seruilius Balatro... fuit... tantus deuorator ut simili uilio laborantes balatrones dicti sint*. — Attesté depuis Lucrèce; rare et populaire.

Semble correspondre à un verbe \**balatrō*, -ās comme *uapulō*, -ōnis à *uapulāre* (cf. *blaterō*), forme sans doute onomatopéique (cf. *bālō* et *lātō*), rapprochée ensuite de *barathrum* par étymologie populaire. Si le mot appartient au théâtre, une origine étrusque n'est pas impossible; cf. *histriō*. Cf. Schulze, *Lat. Eigenn.* 349.

**balbus**, -a, -um : bégue. Attesté depuis Lucilius. M. L. 898; B. W. sous *ebaubi*; irl. moderne *balb*. Fréquent comme cognomen, d'où *Balbius*, *Balbinus*, *Balbillus*, etc.

Dérivés : *balbō*, -ās (Gloss.), v. fr. *bauber*; *balbutiō*, *balbutiō*, -is (cf. pour la formation *caecutiō*, *frigutiō*, etc.), d'où v. h. a. *balbōn*.

Terme expressif, dont d'autres langues indo-européennes ont des parallèles : skr. *barbarah* « bégue » et *balbalākaroṭi* « il bégue »; serbe *blebetati* et r. *bo obditi* « bavarder »; lit. *blebenti* « bavarder ». En grec, « je bégue » se dit *παράβω*; le mot *παράβω* est du même groupe, varié pour la forme comme pour le sens. Vocalisme a de type « populaire », cf. *caluus*, etc. Forme à redoublement brisé.

**balēricum** (*triticum*) n. : sorte de froment, originaire des îles Baléares (Plin. 18, 67). M. L. 902.

**balineum**, **balneum**, -I n. : pl. *bal(i)nea* et *balinea* f. (fait sur le type *epulum*, *epulae*), les deux mots sont souvent joints, e. g. Tac. A. 15, 52, *balneas et epulas inibat*, d'où un singulier *balnea* déjà dans Varr., L. L. 9, 68 : bain, bains. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain, sous la forme \**baneum*, M. L. 916; B. W. s. u. Emprunt ancien au gr. τὸ βαλανεῖον, τὰ βαλάνεα, le terme latin était *lauatrīna*, cf. Varr., L. L. 9, 68. La tradition se partage entre *balineum* (-neae) (qui avait l'inconvénient d'offrir une succession de trois brèves) et *balneum*. Plt. et Térence emploient *balineae*; les dactyliques, *balneum*. Même hésitation dans les inscriptions. Le pluriel a désigné d'abord « les bains publics », et c'est la forme la plus anciennement employée; le singulier n'apparaît que sous l'Empire.

Dérivés : *balneārius* (ancien, classique) et *balneāris* (tardif); *balneātor* (déjà dans Plt.), sur lequel semble avoir été fait tardivement *balneo*, -ās, tous deux pan-romans, sauf roumain, M. L. 913-914; *balneolum*, M. L. 915; *balneātus*; *balneāticus* (tardifs); *balniō*, -ire et *banio*? (cf. Thes. s. u.); *balnitor* (Gloss.), formé comme *iānitor*, *oliōtor*, etc.

Le -ln- de la forme courante *balneum* était rare en latin, d'où ce groupe avait été éliminé anciennement (v. *tollo*); la langue populaire a prononcé *baneum* (-nium), sur quoi reposent les formes romanes et l'emprunt slave (v. sl. *banja*, etc.).

**ballaena**, **ballēna**, -ae (et *ballō*, Gloss., d'après *leō*, *leena*?) f. : baleine. Non pas emprunt au gr. φάλαινα, comme le dit Festus, cf. P. F. 28, 6, *ballaena nomen a Graeco descendit. Hanc illi φάλαιναν dicunt antiqua consuetudine qua πυρρὸν burrum, πύζον buzum dicebant*; mais plutôt mot de même origine (illyrienne?); cf. Bruch, Glotta 10, 198, et Kretschmer, *ibid.* 12, 280. Déjà dans Plaute. Panroman, sauf roumain. M. L. 910; irl. *balain*.

L'élém. du latin correspond au λ grec; cf. *corcodillus*. Pour le b, cf. *Brugēs* (Enn.) = Φρυγες.

Dérivé : *ballaenāceus*.

**ballāria** : v. *bellāria*.

**ballista**, -ae f. Emprunt technique à un gr. *βαλλιστὰς* issu de *βαλλειν*. Sur le changement de genre, cf. *catapulta*, *coclea*, etc. Le mot désigne dans Plaute le projectile plutôt que la machine elle-même, qui se dit

*ballistārium*, cf. Poe. 201-202, de même que *catapulta* désigne un trait de catapulte, Cu. 689-690. — Forme tardive *ballistra* (cf. ital. *balestra*) et *ballistrārius* (cf. *genesta* et *genestra*; v. *aplustra*). M. L. 911 et v. h. a. *balstar*.

Dérivés et composés : *ballistāris*; *arcu-ballista*, M. L. 618 a, B. W. *arbalète, carroballista, manuballista*; *exballistō*, -ās (création plautinienne, Ps. 585).

**ballō**, -ās, -āre : danser, baller. Premier exemple dans St Augustin. — Panroman, sauf roumain. M. L. 909; B. W. sous *bal*.

Dérivés : *ballātor*, *ballātiō*, *ballēmatia*, *ballistia*, tous de basse époque. — *Ballō* semble être un emprunt au gr. βάλλω (doublet de βάλλω) dans le sens de « danser », cf. βάλλω (usité en Sicile et en Grande-Grèce) qu'on retrouve dans *ballistia*; *ballēmatia* suppose \*βαλλημάτιον, diminutif de βάλλημα.

**balneum** : v. *balineum*.

**bālō**, -ās, -āre (il y a un doublet *bēlō* attesté dans les gloses, cf. Thes. II 1709, 1, auquel remontent les formes romanes, M. L. 1021; B. W. *bēler*) : bēler. Usité de tout temps. Le pluriel *bālāntēs*, qui est un substitut poétique de *ouēs* (Enn., Lucr., Vg.), est peut-être calqué sur gr. *μυκάδες* (Théocr. 1, 87 et 5, 100).

Dérivés : *bālātus*, -ūs m.; *bālābundus* (tardif).

Un *b* et un *l* se retrouvent, autrement disposés, dans gr. βληχόμεαι (avec *h* aussi dorien), v. sl. *blējati*, etc., et dans v. h. a. *blāzan*, m. h. a. *bleken* (aussi avec *b* sans mutation), lat. *blatiō*, *blaterō*; *l* est fréquent dans les verbes qui indiquent des bruits : cf. *culcāre*, *ēiulāre*, *gracillāre*, *flēre*, etc. Cf. aussi Étym. Magn. βῆ τὸ μυητόν τῆς τῶν προσώτων φωνῆς; Varr., R. 2, 1, 7 : *oues* a sua uoce Graeci appellatur mela. Nec multo secus nostri ab eadem uoce, sed ab alia littera (uox earum non « me » sed « be » sonare uidetur) oues « ba(e)lare » uocem efferentes dicunt, a quo post « balare » extrita littera ut in multis.

**balsamum**, -I n. : baume et « baumier ». Emprunt attesté depuis Virg. au gr. βάλαμον, lui-même d'origine sémitique, dont ont été formés *balsamārius*, *balsameus*. Passé dans les langues romanes, sans doute par la langue de l'Église, M. L. 918. B. W. s. u., et en got. *balsan*.

Composés : *corpo-*, *opo-*, *xylo-balsamum*, cf. Niedermann, Mus. Helv. 1, 231 sqq.

**balteus**, -I m. et **balteum**. n. (les dactyliques usent des deux formes suivant les nécessités du vers) : baudrier. Mot étrusque d'après Varr. cité par Charis., GLK I 77, 5, *balteus masculino genere semper dicitur ut clipeus... Sed Varro in Scawro baltea dixit et Tuscum uocabulum esse*. Cf. *calceus*, *pluteus*, *puteus*, *clupeus*, *cuneus*. — Ancien. Panroman. M. L. 919; et germ., attesté par finn. *peltari* « bourrelier », v. h. a. *balz*, etc.

Dérivés : *balteolus* et b. lat. *balteō*, -ās.

**balix**, -ūcis (*bal(l)ūca*, -ae) f. : sable d'or. Depuis Plin. Cf. Hesychius βάλλεα « ψήφον. Esp. *baluz*; cf. M. L. 920. Mot ibérique, comme un certain nombre de termes relatifs à l'industrie des mines? Cf. Plin. 33, 77, *palagas, alii palacurnas, idem quod minutum est balucem uocant*!



**bambalium** (*bambi-*, *bambōrium*), -I n. : instrument de musique, sans doute tambour? Cf. *bombus*, emprunt au gr. βόμβος et ses dérivés. Mot tardif (Anthol., Explan. in Don.). M. L. 922.

**bambalō**, -ōnis m. : bégue. Bas latin. Emprunt au grec; cf. βαμβάλος, βαμβάλειον. Le surnom *Bambaliō*, -ōnis est déjà dans Cic., Phil. 2, 90. Cf. *balbus* et *babui*.

**\*bambax?** : uniquement sous la forme *bambacis*, glōse *lanæ similis flōs arboris*, cf. Thes. s. u.; v. *bombyx*.

**\*bancālis** : *stimatoria sunt bancales*, CGL V 624, 14. Germanique. M. L. 925, *bancale*; B. W. *banc*.

**baneus**, -I m. : poisson de mer inconnu (Cael. Aur.). Conservé en vieux sicilien, cf. M. L. 926. Peut-être déformation du gr. βάχος, autre nom du poisson ὀνύχος « merluche ».

**\*bandus**, -I m. (*bandum* n.) : mot de glossaire, germanique; cf. got. *bandwa* « signum ». M. L. 929; B. W. *bande*, II.

**\*bannita** (Gloss.) : *syllaba i. conglutinatīo litterarum uel temporum*, CGL V 562, 23; cf. Carm. de Alphab. 11, *littera D omnipotentis habens nomen <cum> 'us' bannita iuncta*.

**\*bannus**, -I (Greg. Tur.) : le Thes. renvoie à Du Cange, s. u. *bannum*. Sans doute celtique. V. B. W. *ban*.

**baptizō**, -ās (*baptidiō*, *bat(t)izō*) : emprunt fait par la langue de l'Église au gr. βαπτίζω et passé dans les langues romanes, comme les dérivés *baptismus* (-*mum*), *baptista*, *baptistērīum* (en partie sous des formes savantes), M. L. 937 a, 939. Celt. : irl. *baithis*, *baupiaist*; britt. *bedyddjo*.

Dérivés latins : *baptizātiō*, -*tor*.

**barba**, -ae f. : barbe. D'après les grammairiens, e. g. Capser, GLK VII 99, 24, *barbam hominum*, *barbas pecudum dicimus*; distinction qui est loin d'être observée. Cf., toutefois, Colum. 8, 2, 9, *paleae gallinaceorum ex rutilo albicantes quae uelut incanae barbae dependent*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 944; B. W. s. u.; celt. : britt. *barf*.

Dérivés et composés : *barbus* m. (*barba*), *barbulus*, -*bellus* : barbeau, M. L. 950-951; *barbula* : b. *hirci* = *tragopogōn*; *barbiō*, -is (rare et tardif, deux exemples); *barbiō* m. : sorte d'oiseau?; *barba Iouis* : joubarbe, M. L. 4593; *barbātus* : barbu, d'où à basse époque « homme » et « mari », cf. *barbati*, *legitimi*, CGL V 492, 36; panroman, M. L. 946f; *barbātulus*; *barbō*, -ās n'existe que dans le vers dépourvu de sens *barbara barbaribus barbabant barbara barbis*, C. E. 951 (Pompéi); *barbitum* (Ap.; cf. *capillitium*) : barbiche, M. L. 948; *barbula* : M. L. 949; *barbādria* : coupe de la première barbe (Pétr.; cf. *capillāturiae*); *barbiger*; *barbitundium* (seulement dans les scholastes de Perse et Juvénal; et *barbi-tōnsor*, -*tōn*(s)trix, Gloss. du moyen âge); *barbēscō*, -is; *imbarbēscō*, *imberbis* : imberbe.

Composés littéraires : *ahēnobarbus*; *inlūtibarbus*; *pezibarbus*. Cf. aussi *barbustinus?* *homo qui fert barbam plenam prorisinis* (= *pruriginis*), CGL V 592, 29. V. Löw, *Prodr.*, p. 62.

Mot propre à une partie seulement de l'indo-européen; v. sl. *brada* (r. *borodā*), lit. *barzdā*, v. h. a. *bart*. Le parallélisme de *barbātus* avec v. sl. *bradatū* et lit. *barzdōtas* « barbu » est à noter. Le germanique enseigne que le primitif était \**bhardhā*; de là devait sortir ital. \**farfā*, qui n'est pas attesté dans ce qui reste de l'osco-ombrien, mais subsiste peut-être dans *farfecchie* « moustache ». En latin, \**-rf-* a passé phonétiquement à *-rb-* et *f-* initial a passé à *b* par assimilation (pas d'assimilation dans *fiber*, où le *b* n'est pas appuyé).

**barbarus**, -a, -um : emprunt au gr. βάρβαρος. -i *dicebantur antiquitus omnes gentes exceptis Graecis*. Vnde Plautus (Mi. 211) *Naeuium poetam Latinum barbarum dicit*. Fortasse et ob hoc noster apostolus (Paul., ad Rom. 1, 14) *Graecis ac barbaris se debiorem esse fatetur*, P. F. 32, 14. S'est d'abord dit des peuples autres que les Grecs, puis des peuples autres que les Romains. Chez les chrétiens équivalait à *gentilis*, *pāgānus* : cf. Lact., mort. pers. 5, 6, *in templo barbarorum deorum*. — Ancien, usuel. M. L. 945; B. W. sous *barbe* II. Celt. : irl. *barbdr*. *Barbarus* étant souvent substantif, la langue a créé un adjectif dérivé *barbaricus*, substantivé tardivement dans les acceptions de *barbaricum* : 1° cri de guerre, 2° terre barbare, 3° au pluriel *barbarica* : broderies d'or, d'où *barbaricārius* : brodeur d'or. Autres dérivés : *barbaria* (-*riēs*) : barbarie; *barbarismus* : barbarisme. V. *balbus*.

**barbus**, **barbulus** : v. *barba*.

**barca**, -ae f. : barque. Bas latin, dérivé sans doute de *bāris*, emprunt au gr. βάρκς, lui-même emprunté; v. Sofer, p. 111, n. 3, et 175, et Bücheler, *Kl. Schr.*, 3° vol. p. 135.

Dérivés : *barcula*, *barcella* (N. Tiron. 110, 14 et 17); *barcārius* (époque impériale). M. L. 952, 953; B. W. s. u.; irl. *barc*; germ. *barke*.

**\*barcala**, -ae f. : terme d'injure ou de mépris employé par Trimalcion, Pétr. 67. Apparenté à *barbus*? Cf. *barginna*, *bargenus*. Mot de type vulgaire (étrusque?) en -a.

**\*bardalla** (*bardala*, *bardaia*, *bardea*) : χορδαλλός ὄρεον, alouette-huppée. Mot gaulois; cf. *bardus* « chanteur »? Gloss.

**\*bardana**, -ae f. : grande bardane (Ps. Ap. 36, l. 23); autre nom de l'*herba persōnācia*. Lire *dardana*?

**\*bardia** : dans CGL III 432, 9, *ἰππὰς φορέας*, *equa bardia*. Cf. *jordus*, sous *ferō*?

**bardocucullus**, -I m. : manteau gaulois (Martial); cf. sans doute *bardaicus*... *calceus a gente Bardorum*, schol. Juven. 16, 13.

**bardus**, -a, -um : lent d'esprit, sot; — *stultus a tarditate ingenii appellatur... trahitur autem a Graeco, quod illi βαρδός dicunt*, P. F. 31, 10. Rare; mot populaire, sans doute emprunté, comme l'indique Festus : « Les mots de ce sens sont souvent des emprunts; cf. all. *stupid*, *idiot*, *kretin* » (Niedermann).

**\*bardus**, -I m. : mot gaulois, cf. P. F. 31, 13, — *gallice appellatur qui uirorum fortium laudes canit*, auquel s'apparente *bardiū* de Tac., Germ. 3.

**\*bargus**, -a, -um (Gloss.) : ἀφύτης, *ingenio carens*. II

faut y joindre sans doute *barginna* (*barginus*, *bargena*, *bargina*) souvent glōse *barbarus*, et les noms propres *Bargius*, *Barginna*, étrusques?

**\*bargus**, -I m. : échafaud. Seulement dans la loi Salique, cf. Thes. s. u. Sans doute mot germanique.

**\*baria** (*barria*, *braria*) : *regula, norma, rubrica*, CGL V 592, 43; IV 602, 10. Sans doute gr. βαρεῖα.

**\*barinula?** : Serv., G. 1, 109, *nam et scrutatores uel receptores aquarum aquilices dicuntur, barinulas dixerunt*. Cf. Thes. s. u.

**baripe** : nom d'une pierre précieuse, dans Plinē 37, 150, *nigra sanguineis et albis nodis*. Dite aussi *baroptenus* (Plin., *ibid.*), et *baroptis* (*bariopsis* var.), Isid., Or. 16, 1, 5.

**\*Barnus** : divinité des portes, citée par Tertullien, Scorp. 10, à côté de *Forculus* et *Limentinus*. Étrusque?

**bārō** : v. le suivant.

**bārō**, -ōnis m. : sot, imbécile. Attesté depuis Lucilius (*uārō*, 1121) et Cicéron; rare. L'ā est attesté dans Perse 5, 138, où le scoliaste note *barones dicuntur serui militum qui utique stultissimi sunt, serui scilicet stultorum*. Mais il est probable que le scoliaste confond avec le *bārō* classique, qui n'a d'autre sens que celui qui est indiqué plus haut et qui rappelle *bardus*, etc., un *barō* d'origine germanique, auquel se réfèrent et la glose d'Isidore, Or. 9, 4, 31, *uidem (mercennarii) et barones graeco nomine, quod sint fortes in laboribus*; *βαρός enim dicitur grauis, quod sit fortis*, et celle de CGL V 592, 13, *barones (bargines codd.) fortes in bello*. Cf. M. L. 961 et 962; B. W. sous *baron*; irl. *barān*. Au premier se rattachent *bārōsus* : σοβαρός βαρκής, et *barunculus* (Gloss.); et *Bar(r)ōnius* : étr. *paru*?

**barrus**, -I m. f. : éléphant; cf. Isid., Or. 12, 2, 14, *elephas apud Indos... a uoce barrus uocatur*. De là : *barriō*, -is; *barritus*, -ūs m.; *barrinus*; et CGL V 270 *barrans* : *elefants*. Le mot est attesté à partir d'Horace et a dû pénétrer avec les éléphants indiens amenés pour les jeux. *Elephās* est un mot africain.

**basaltēs?** : autre forme de *basaniēs* m., transcription du gr. βασάντης, sans doute d'origine africaine (Plin., Isid.).

**bascauda**, -ae f. : cuvette. Mot étranger, bretonique d'après Martial 14, 99, *barbara de pictis ueni bascauda Britannis*, *sed me iam mauolt dicere Roma suam*; plutôt gaulois. Non attesté en dehors de Mart., Juv. et des gloses. Cf. M. L. 969; B. W. *bâche*.

**basēlus**, -I m. : autre forme de *phasēlus*, dans Isid., Or. 19, 1, 17.

**basilicus**, -a, -um : emprunt au gr. βασιλικός « de roi », spécialisé dans divers sens techniques : *basilicum* « le coup du roi » (au jeu de dés); *basilica*, terme d'architecture désignant un édifice public (βασιλική σπρά, *basilica Porcia*, *Iulia*, etc.), et spécialement à partir du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C., un édifice destiné au culte chrétien. C'est avec ce sens que le mot est passé dans les langues romanes, cf. M. L. 972; B. W. s. u., et en irl. *baslec*; tandis que *basilicum* (attesté aussi sous les

formes *basilica*, *basiliscus*) a servi à désigner la plante dite *basilic* « regia herbarum », M. L. 973, 973 a; irl. *basilic*. Cf. aussi *basiliscus* = gr. βασίλισκος : le serpent basilic (Plin. 8, 78).

Dérivés latinisés : *basilicō* (Plt.); *basilicula* (Paul. Nol.), *basilicārius* (Isid.), *subbasilicānus* (comme *subrostrānus*), formation plaisante de Plaute.

**basis**, -is f. : base (de statue, de colonne, etc.). Emprunt technique au gr. βάσις, le mot latin étant *fundamentum*; demeuré dans quelques dialectes italiens, M. L. 975. Peut-être faut-il y rattacher la glose *bas(s)iat, sustinet*, CGL V 492, 40; cf. Thes. s. u.

**bāsium**, -I n. (usité surtout au pluriel) : baiser. Employé d'abord comme *sāuium*, avec un sens érotique qui n'est pas dans *ōsculum*, cf. Serv., Ae. 1, 256, *sciendum osculum religionis esse, sāuium uoluptatis, quamuis quidam osculum filiis dari, uxorī bāsium, scortō sāuium dicant*. Toutefois, la distinction a tendu à s'effacer, et à basse époque *bāsium* et son dérivé *bāsiare* s'emploient pour *ōsculum*, *ōsculāri*, cf. Fronton, p. 26, 13, *basia patrem tuum, amplexere*; cf. Haupt, *Opuscula* II 106. Attesté depuis Catulle; rare (Plt. ne connaît que *ōsculāri* et *sāuium*). Semble évité par la langue classique, qui devait trouver le mot inconvenant. *Bāsium*, *bāsiare* ont seuls survécu dans les langues romanes. M. L. 976 et 971; B. W. s. u. Dim. *bāsīolium* (Pétr., Apul.).

L'apparition tardive du mot laisse supposer un emprunt, celtique? Catulle, qui semble l'avoir introduit dans la langue écrite, était originaire de Vérone.

**basus**, -a, -um (Gloss.) : *crassus, non altus*. M. L. 978; britt. *bas*. Adjectif bas latin, peut-être d'origine osque, comme les cognomina *Bassus*, *Bassa*, *Bassius*, *Bassia*, dont les premiers porteurs sont campaniens, cf. *Herennius Bassus Nolanus*, ap. T.-L. 23, 43, 9, et Thes. II 1781, 31 sqq. Les gloses donnent encore *basulus*, CGL II 400, 12; *basiliūs*, *ibid.* 14; et les langues romanes attestent un verbe \**bassiare*, M. L. 977 (en face de \**altiare*); cf. aussi *bassare* dans le latin médiéval; v. B. W. *bas*, *baisser*.

**\*basus**, -ūs m. : substantif peut-être imaginé par Probus, Inst. Gramm. IV 115, 31; 193, 15; 203, 8, pour établir une différence entre le nom propre *Bassus*, -i et le « nomen appellatiuum ».

**bastaga**, -ae f. : bagage. Emprunt tardif au gr. βαστάγη, M. L. 980.

**basterna**, -ae f. : litière, palanquin traîné par deux mulets ou par des porteurs; cf. Isid., Or. 20, 12, 5, et Rich. s. u. — De là *basternārius* (Symm.) : porteur. Mot de basse époque, peut-être dérivé de *bastum*, comme *fusterna* de *fustus*, etc.? Le grec a βαστάζω « porter », qui est, du reste, sans explication.

**bastum**, -I n. : bâton (un exemple dans Lampride). Les formes romanes remontent à \**bastō*, -ōnis : it. *bastone*, fr. *bâton*, prov. cat. esp. *baston*, port. *bastão*; *bastum* est peut-être à l'origine de fr. *bât*, ital. *basto*, prov. *basta*. Cf. M. L. 982, 983; B. W. s. u.

**\*basus** : *rufus, niger*, CGL V 170, 28. Prononciation dialectale ou tardive de *badius*? M. L. Thes. s. u., en dérive l'esp. *bazo*, mais ne le mentionne pas dans le

REW<sup>3</sup>. Faut-il y joindre *basus* : φαλλός (Martyr., GLK VII 167, 9)?

**bat** : onomatopée, imitant le bruit du bâillement, cf. Charis., GLK I 239, 21, *bat* : *sonus ex ore cornicinis litium eximentis*, ut Caesellius Vindex libro B litterae scribit.

De *bat* est dérivé un dénominatif \**batō*, -ās « bâiller », qui figure dans les gloses sous la forme *badāre*, CGL V 601, 8, ou *battāre* avec gémée expressive (*battat* : *ginath*, CGL V 347, 50), et auquel remontent les formes romanes du type fr. « bér », etc. M. L. 988. Sans rapport avec l'adjectif v. irl. *bāih* « idiot », qu'a rapproché Thurneysen.

De \**batō* a dû exister un nom dérivé \**batāc(u)lum* « bâillement », dont a été formé un second dénominatif *batāc(u)lāre*, conservé aussi par les gloses et qui a fourni les verbes du type *bâiller*, M. L. 986; B. W. s. u. De *batāclāre* dérive *batāclatiō*, Gloss. Salom. *Batāre*, *batāculāre*, formations expressives, ont éliminé *batāre*, qui est très peu représenté, et sous des formes altérées, dans les langues romanes.

**batia**, -ae f. : nom de poisson dans Plin. (une raie?), dérivé dans doute de *batis*, -is, emprunt au gr. βατίς.

**batillum** : v. *uatillum*. Mais les formes romanes remontent à *batillum*, \**batile*, M. L. 992, peut-être \**batulus* 997.

**batioca**, -ae f. : coupe à vin. Emprunt à une forme dialectale (Tarente, Héracleée) correspondant à ion.-att. βατιόκη. Un exemple de Plt. et un d'Arn. On trouve aussi *batiola*, de même sens (Plt., Colax, frg. 1).†

**battuō**, -is, -ere (*battuō* attesté à partir de Fronton) : battre; quelquefois avec le sens de *futuō*, Cic., Fam. 9, 22, 4. Mot rare dans les textes, mais déjà dans Plaute, populaire, technique. Panroman; gall. *bathu* « battre monnaie ». B. W. *battre*.

**battuālia** (*battuā*-) adj. n. pl. (cf. Charis., GLK I 33, 25 : *neutra semper pluralia*... *battuālia*) devenu féminin; *battuātor*. Cf. aussi \**battuāculum*, M. L. 994-996; *abbatere*, Lex Salica 41 add. 1; M. L. 11; B. W. sous *abatre*; *dēbattuere* (sensu obsceno, Pétr.), *conbattuere*, M. L. 2073. Irl. *bellim* « battālia »?

†Rappelle des mots celtiques de sens et de forme différentes. Pas d'origine connue; comme dans *fui(t)uō*, la consonne gémée est expressive.

†**\*batulus**, -a, -um : Gloss. et gramm., cf. Martyr., GLK VII 167, 10, *quae nusquam nisi in diuersis cottidianis glossematibus reperiri*... *batulus* μογιδάλος. Emprunt au gr. βάταλος, βάνταλος.

**\*batus**, -I : nom de mesure, emprunté à l'hébreu.

**baubor**, -āris (et *baubō*, -ās), -āri : aboycr. En dehors de Lucrèce 5, 1071, ne figure que dans les grammairiens et les glossateurs. Le terme usuel est *latrō*, -āre. M. L. 1000 a et 1001, \**baubulāre*.

Onomatopée; cf. lit. *baūbti* « mugir », *baūbis* « le dieu qui mugit », gr. βαύζω, etc.

**baucālis** -is, f. : = gr. βαυκαλός ἥ. Emprunt tardif. Cf. M. L. 1002.

**bauōsus** : v. *babū*.

**baxea**, -ae (*baxia*, *baza*) f. : *baxias calciamenta feminarum*, ut Varro, *dicūt*, Dub. nom., GLK V 572, 21. Déjà dans Plt., Men. 391. Cf. sans doute *πάξ* ὑπόδημα εὐπόδητον, Hés. De là *baxiārius*, CIL VI 9604. Même *b* que dans *Burhus*, *buxus*, etc. †

**beber** : cf. *fiber*, M. L. 1012.

**\*bebō**, -ās? : Suet. fr. p. 249, 3, *haedorum bebare*. Texte très incertain.

**beccus**, -I m. : bec. Mot gaulois, attesté depuis Suét., Vit. 18, *cui Tolosae nato cognomen in pueritia Becco fuerat* : *id ualeat gallinaei rostrum*. De là le cognomen *Beccō*. Répandu dans les langues romanes, où il a tendu à remplacer *rōstrum*, qui est moins représenté; cf. M. L. 1013.

**belinuntia** (*bele*-), -ae f. : *apollināris herba*; jusquiame. Mot gaulois d'après Dioscoride IV 68 RV, et Ps. Apul. 4, 26, sans doute dérivé du nom de dieu *Bele-nos*, déformé par étym. popul. en *bellinuncius*. V. Sofer, p. 146, et André, *Lex*.

**\*bellāria**, -ae (*bal*-) f. : *lychnis* ou coquelourde (Diosc.). De *bellus*?

**belliō**, -ōnis m. : on y voit généralement le souci (fleur), Plin. 21, 49, mais sa description ne concorde pas avec l'aspect du souci sauvage; *bellis*, -idis f. : marguerite (Plin.). Dérivés de *bellus*? Cf. *ἀδελφον*, Arist.

**bellua** (*bēlua*), -ae f. (les manuscrits se partagent entre les deux formes; à basse époque, les graphies *beloa*, *belba* attestent une prononciation dissyllabique, cf. it. *beloa*, v. port. *belfa*, M. L. 1026) : bête, animal (par opposition à l'homme). Souvent (mais non nécessairement) met en relief la grandeur et la féroceité ou l'iniintelligence; de là le sens de « bête, imbécile » (cf. *bēstia*) en parlant de l'homme. Les adjectifs dérivés sont rares et tardifs : *bēluinus*, *bēluilis*, *bēluātus*, *bēluōsus* (Hor., C. 4, 14, 47, adaptation du gr. *μεγαλήτης*, Hom.). L'adjectif *bēluus* glosé *θηριώδης* doit être refait tardivement sur *bēlua*, comme *bēstius* sur *bēstia*. On a aussi *bēlūtus* : *bēstiae similis*, P. F. 31, 16. Toutes ces formes semblent supposer un thème en -u-, dont elles seraient des dérivés. — Ancien, usuel, d'emploi plus « noble » que *bēstia*. Conservé en roum., ital., v. port.

L'l gémé de *bellua* caractérise un mot expressif. Le rapprochement, plausible, avec *bēstia* n'explique rien.

**bellum**, -I n. (forme ancienne *duellum* dissyllabique, trissyllabique dans Ennius, A. 559, encore bien attestée dans les inscriptions, chez les poètes et les glossateurs, et dans la locution allitérante *domi duellique*; maintenue sans variante dans le dérivé *perduellus*, cf. Thes. II 1822, 36 sqq.; cf. aussi *duellō*, *Duellōna*, etc. De là l'étymologie populaire de P. F. 58, 20, *duellum bellum, uidelicet quod duabus partibus de uictoria contententibus dimicatur. Inde et perduellio, qui pertinaciter retinet bellum et l'emploi de duellum au sens de « combat de deux, duel », v. Thes. s. u.) : guerre (terme plus général et plus compréhensif que *proelium*, *pugna*; toutefois, les poètes l'emploient aussi dans ce sens restreint). Souvent au pluriel, la guerre étant quelque chose de complexe et de varié. Ancien, usuel; mais n'est pas demeuré dans les langues romanes, qui l'ont remplacé par un re-*

présentant d'un mot germanique; cf. M. L. 9554; B. W. *guerre*.

Dérivés : *bellō*, -ās (et *bellor*, Vg., Sil.), ancien, classique, usuel, qui a de nombreux dérivés : *bellātor*, etc.; \**bellātrium*, M. L. 1023 a, et composés, *dēbellō*, *rebellō*, *rebellātor*, d'où irl. *reabalach*; *bellicus* (cf. *histicus*, *ciuius*), *bellicōsus*; *Bellōna*, ancien *Duellōna*, SC Bacc. (cf. *Annōna*, *Pōmōna*); *bellōnāria* (Ps. Ap. 75, 17) = *strychnon*.

Premier terme de composé dans les types littéraires, imités des composés grecs en πολεμο- : *bellicrepus*; *belliger*; *belligerō*, -ās, *belligerātor* (archaïque et postclassique); *bellipotēns*. Second terme dans :

*imbellis* : impropre à la guerre; *per-duellis* : ennemi (sans doute « qui per duellum agit »), terme ancien, cf. Varr., L. L. 7, 49, *apud Ennium* (V<sup>3</sup> Sc. 336) « *quin inde inuitis sumpserit perduellibus* ». *Perduelles dicuntur hostes*; ut *perfecti*, sic *perduellum*, (« per ») et *duellum* : *id postea bellum*; *ab eadem causa facta Duell[i]ona Bellona*. — *Perduellis* a été remplacé par *hostis* dans la langue classique et par *inimicus*; mais le dérivé *perduellis* s'est maintenu dans la langue du droit public pour désigner un « acte d'hostilité envers l'État », une « haute trahison », cf. Dig. 48, 4, 11; *rebellis* (postverbal de *rebellō*, comme *transformatis de transformatio*). Origine inconnue.

**bellus**, **bellulus** : v. *bonus*.

†**\*belsa** : *uilla* (Virg., Gramm.). Mot gaulois? V. Thes. s. u.

**bēlua** : v. *bellua*.

**bene**, **benignus** : v. *bonus*.

**\*benna**, -ae f. (Gloss.) : chariot gaulois à quatre roues. — M. L. 1035, 1037, \**benniō*; germ. : v. ang. *bin* « crèche ». Composé : *combennō* : compagnon de voiture (cf. \**compāniō*). Mot celtique : gall. *benn*. V. B. W. *banne*, *benne*.

**bebō**, -ās, -āul, -ātum, -āre : combler [les vœux de]; d'où « rendre heureux; gratifier, enrichir », *b. alqm alqā rē*. Le verbe semble appartenir à la langue familière (archaïque et postclassique, cf. Thes. s. u.). La forme la plus fréquente est *bēatus*, que la langue a traité comme un adjectif, isolé du verbe, et pourvu d'un comparatif et d'un superlatif fréquemment employés, cf. Thes. II 1909, 12 sqq. Le sens premier de *bēatus* semble avoir été « comblé de biens, ayant tout ce qu'il lui faut, n'ayant rien à désirer »; e. g. Plt., Tru. 808, *puer quidem beatus* (>); *matres duas habet et auias duas*; Tér., Ph. 170, *beatus ni unum hoc desit*; de là « riche » (se dit des hommes et des choses, cf. Thes. II 1917 31 sqq.) et, au sens moral, « heureux, bienheureux ». Pris surtout en cette dernière acception dans la langue de l'Église, où *bēatus* a servi à traduire *μακάριος* comme *bēatitūdō*, *μακαρισμός*, Irl. *biai*.

De *bēatus* adj. dérivent *bēatitās* et *bēatitūdō* (ce dernier plus fréquent chez les auteurs chrétiens, qui semblent tous deux être des créations de Cicéron, N. D. 1, 95. La langue de l'Église emploie encore *bēatificus*, *bēatificus* = *μακαρίζω* et ses dérivés; et Ven. Fort. a *bēatilis*.

Sans étymologie claire; v. *bonus*.

**berbactum** : v. *ueruactum*.

\***berber** : mot du *Carmen Aruāle*, CIL I<sup>2</sup> 2, de sens incertain. Forme à redoublement, comme *Marmar*.

**berbex** : v. *ueruez*.

**berula**, -ae (*berla*, Gloss.) f. : cardamine; berle (Gloss., Marcell.). Sans doute mot gaulois : gall. *berwe*. IM. L. 1054. Cf. Cl. Brunel, *La berle dans les noms de lieu français*, Bibl. Éc. ch. CVII (1947-1948), 2<sup>e</sup> livr.

**beryllus**, **bērullus**, -I m. : béryl. Emprunt au gr. βήρυλλος. On trouve aussi dans les gloses les formes *berulus*, *berillus*, *berillum*, et les poètes le scandent avec *z*. A passé dans les langues romanes, et c'est de là que provient, indirectement, le fr. *briller*. M. L. 1055; B. W. sous *besicles*.

**bēs**, **bessis** m. : cf. *ās*. Désigne les 8/12 (ou 2/3) d'un objet, par exemple cette fraction de l'as ou de la livre. Monnaie de compte, et non pièce ayant cours. De là, *bēs* (s)alis : *lateralis bēsalis*, Vitr. 5, 10, 2, d'où gr. βήσαλον « brique ».

Les formes des noms des multiples de l'as ne s'excliquent pas bien dans le détail; v. *ās*.

**bēstia**, -ae (forme vulgaire *besta*? douteux, cf. Thes. II 1935, 32 sqq.) f. : bête. Terme ancien, usuel; synonyme populaire de *bēl(l)ua*; cf. Cic., Off. 2, 14. Sert de cognomen (non *bēlua*). — Se dit de toute espèce d'animal, sauvage ou domestique, tout au moins dans la langue familière, quoique les grammairiens et les juristes réservent plutôt le terme aux animaux féroces terrestres; cf. Ulp., Dig. 3, 1, 1, 6, *bestias*... *accipere debemus ex feritate magis quam ex animalis genere*. Mais on lit dans Caton, cité par P. F. 507, 9, *ueterinam bestiam iumentum Cato appellauit a uelendo*; dans Pétr. 56, *mutae bestiae laboriosissimae boues et oues*; Cic., N. D. 2, 99, *quam uaria genera bestiarum uel cicurum uel ferarum*. Cf., toutefois, *ad bestias* « aux bêtes féroces » et *bēstiaris* « bestiaire ». Souvent terme d'injure comme de nos jours en italien; cf. Plt., Ba. 55, *mala tu es bestia* (mais, au rebours de *bēlua*, le sens de « bête, imbécile » ne semble pas attesté); de là, *bēstialis* dans la langue de l'Église et bas latin *bēstius*. Usité de tout temps. M. L. 1061-1063; B. W. s. u. Les emprunts celtiques indiquent *z* : v. irl. *piast*, *béist*, britt. *bwyst*; de même bas all. *bēst*; et la transcription grecque βηστίας; fr. *biche*.

Dérivés : *bēstiola* (*bēstula*, *bistula*, Ven. Fort.); *bēsticula* (Gloss.); *bēstiosus* (d. λ. tardif), cf. *bēluōsus*; *bēstialis*, -līter.

V. aussi *bēl(l)ua*. Pas d'étymologie claire.

**bēta**, -ae f. : bette, poirée. Ancien. — M. L. 1064, qui suppose un doublet \**betta*; v. h. a. *biezā*; irl. *bia-tuis*, etc.

Dérivés : *bētāceus*; *bētāculus*?; *bētūzō*, -ās : Suet., Aug. 87, 2, *ponit assidue* (scil. *imperator Augustus*)... *bētare pro languere, quod uolgo lachanizare dicitur*. — Sur *orbiceta*, nom d'une plante (la mandragore?), dans Isid., Or. 17, 9, 84, v. Sofer, p. 6 (et André, *Lex*). Peut-être celtique : *herba britannica* (Ps. Ap.?). V. *blitum*.

\***betilloien** : *herba personacia*. Mot celtique d'après Ps. Apul. 36, 24.



bētizō, -ās, -āre : v. *bēta*.

**betulla**, -ae f. (les langues romanes attestent *betulla*, \**betulla*, \**betullea*, \**betulus*, \**betulnea* et aussi \**betiu*, -a, cf. M. L. 1067-1070 a; B. W. s. u.) : bouleau. Le mot est gaulois, cf. gall. *bed-wen* « bouleau », etc.; l'aire de l'arbre (que l'indo-européen connaissait sous un autre nom : all. *Birke*, etc.) ne s'étend pas à l'Italie, cf. Plin. 16, 74, *betulla* : *Gallica haec arbor mirabili candore atque tenuitate*... Les noms propres *Betullus*, *Betulo*, *Bitulla* sont celtiques. On trouve aussi dans les gloses les formes *beta*, cf. CGL V 347, 15, *beta*, *berc* (= all. *Birke*) dicteur; et *bitulus*, CGL V 402, 69, *bitulus*, *berc*. V. *bitūmen*.

**bi-** (de *dwi-*, cf. *bis*, *bini*) : particule marquant la duplication, servant de premier terme à des composés comme *biduum*, *biennium*, *bigae*, *bilanz*, etc., cf. Serv. A. 2, 330 : *bipatientibus, quia geminae sunt portae. Et quidam « bipatientibus » praesumptum accipiunt, quia bi particula non praepositur neque uerbis neque participiis; nemo enim dicit bipateo et bipatens. Sed praepositur appellationibus, ut bipennis*. De ces composés, les uns sont anciens, ainsi *bimurus* (gr. *διόρυμος*), *bipes* qu'on retrouve dans skr. *doiṇṇā*, gr. *δίπους* (ombr. *du-pursus* « bipedibus » a une autre forme), les autres sont des copies de composés grecs en *di-* qu'on rencontre dans les langues savantes : rhétorique, poésie, etc., par exemple *bigner* = *διγενής*, *bimaris* = *διθάλασος* (Hor., Ov.), *bi-mātris* = *διμήτωρ* (Ov.). Quelques-uns même sont des hybrides, e. g. *biellinium*, *bigamus*, *bisōmus*. Quelques-uns de ces composés, appartenant à des langues techniques, ont passé dans les langues romanes : M. L. 1082, \**bichordium*; 1083, *bicongius*; 1084, \**bicornis*, -nia; 1090, *biferus*; 1092, *bifidus*; 1093, *bifurcus*; 1103, *bilancia*; 1107, *bimur*; 1109, \**bimātri*; 1114, 1115, \**birotium*, *birotus*; 1121, *bisaccium*, etc.

**biceps** : cf. *caput*; *bigae*, -*arum* f. pl. : cf. *iugum*; *bimur* : cf. *hiems*.

Cf. skr. *doi-*, lit. *doi-*, v. angl. *twi-*, gr. *di-*, et v. *bis* et *duo*. L'italique a une autre forme sans i de premier terme de composé, lat. *du-* (*du-plex*, etc.), ombr. *du-dupursus*, etc.).

Dans le premier terme de composé \**dwi-* et dans l'adverbe \**dwis* (v. *bis*), l'indo-européen avait *w* consonne, en face du nom de nombre \**duwō(u)*, \**duwo*.

**bibō**, -is, *bibi* (*bibitum*), *bibere* : boire. S'emploie absolument ou avec complément, cf. GLK Supp. 208, 36, *proprie sunt neutra quae per se plenum sensum habent ut uiuo, spiro, sedeo, bibo*. Au sens moral : boire les paroles de ; s'imprégner de. — Ancien, usuel ; panroman. M. L. 1074; B. W. s. u.

*Bibitum*, *bibitūrus* n'apparaissent guère avant le III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Dans la bonne langue, c'est *pōtum*, *pōtus*, *pōtūrus* qui sont employés ; mais *bibitum* et ses dérivés devaient être largement répandus dans la langue parlée, comme le montrent les représentants romans ; cf. M. L. 1075, *bibita*; 1076, *bibitiō*; 1077, *bibitor*; 1078, \**bibitōria*; 1079, \**bibitūra*; 1080, \**bibitus*].

Dérivés et composés : *bibō*, -*ōnis* m. : ivrogne (nom d'un ver) et *bibō*, cf. Isid., Or. 12, 8, 16, *bibiones sunt qui uiuo nascuntur, quos uolgo mustiones a musto appellat*; et Sofer, p. 164 et 175; M. L. 1076 a; *bibāz* et *bibāculus* adj.; *bibōsus* (création de Labérius d'après

*uinōsus*); *bibulus*; *bibilis* (Cael. Aurel.) = *πότιμος*; *biber*, -*ris* m. : boisson. Nom postverbal de *biber*, infinitif syncopé de *bibō* (cf. gr. *πῖν*), fréquemment attesté dans la langue populaire, Titin., Com. 78; Caton, Orig. 121; Fann., Hist. 2, et condamné par Caper, GLK VII 108, 10 (cf. *agger*); d'où *biberārius*. Cf. Du Cange s. u. *biberis*. Cf. M. L., \**abbiberāre* « abreuver », v. B. W. s. u. *Biberius* : formation plaisante pour *Tiberius* (Suét., Tib. 42); *Bibesia* f. : *Perediam* et *Bibesiam* Plautus (Cu. 444) *finxit sua consuetudine, cum intellegi uoluit cupiditatem edendi et bibendi*, F. 236, 24.

Composés plautiniens : *multibibulus*, *merobibulus* (Cu. 77). Verbes à préfixes : *com-*, *ex-*, *im-* (M. L. 4279, fr. *embu*), *per-bibō*.

Le *b* initial de *bibō* résulte d'une assimilation au *b* intérieur. La forme archaïque du présent de la racine i.-e. \**pō-* « boire » (v. sous *pōtus*) n'est conservée qu'aux extrémités du domaine indo-européen, où subsistent des formes particulièrement anciennes : en sanskrit : *pibati* « il boit », et en celtique : v. irl. *ibid* « il boit », v. gall. *iben* « nous buvons » ; elle offrait un *p* initial ; l'arm. *em-pem* « je bois » paraît offrir le même *b* intérieur que skr. *pibati*, etc. Le grec a des présents secondaires divers suivant les dialectes : ion.-att. *πίνω*, éol. *πίνω*. Le présent à redoublement \**pibe/o* a été fait pour marquer l'aspect « déterminé » qui est naturel pour la notion de « boire » ; avec *πίνω*, *πίνω*, le grec a marqué cette nuance autrement. — Le perfectum latin *bibi* est une création latine tirée de *bibō*. — Le falisque a *pipafo* et *pajo* « bibam », mais la forme en *-ā* est étrange.

**biceps** : v. *caput*.

\***bicerrus** : — *διμαλλοὶ δίκροστοι*, CGL II 29, 41; et aussi *bicerra*, *uestis rufa*, IV 26, 8, u. *gufa* (*guffa*) *uel uillata*; — *bigera*. Uniquement dans les gloses ; cf. Thes. s. u. Hispanique d'après Schuchardt, ZR. Ph. 40, 103.

**bidēns** : v. *dēns*.

**biduum** : v. *diēs*.

**biennium** : v. *annus*.

**bifāriam** : en deux parties, des deux côtés. Sur l'adverbe (attesté depuis Plaute, mais rare), on a reformé à basse époque *bifārius* (Tert.) et, sur cet adjectif le nouvel adverbe *bifāriē*. De même, *ambifāriam* (-*rius*) sont des formations récentes, ainsi que les multiplicatifs tri- (T.-L.), quadri- (Varron), septem- (Santra), multi- (Caton), omni- (Gell.). Cf. -*fārius*, et Ernout, *Élém. dial.* s. u. *bifāriam*.

\***bifax** : *διχρωμος, διπρόσωπος, διττός* (Gloss.). — Sans doute formé de *bi-* et de *fax* formé sur *faciēs*, d'après le rapport -*spex*, *speciēs*. Cf. le composé *atribuz*, sous *bucca*.

**bifer** : v. *ferō*.

**bigae** : v. *iungō*.

**bignae** : v. *genō*.

**bilanz** : v. *lanz*.

**bilbiō**, -is, -ire : — *factum est a similitudine sonitus qui fit in uase. Naevius* (Com. 124) : *bilbis amphora*, P. F. 31, 3. Cf. *bilbinus* : *εἶδος ἀγγείου*, CGL II 29, 57.

**bilis**, -is f. (abl. ancien *bili*; pluriel rare et tardif) : bile; d'où « amertume, colère » : *bilem exciāre, continere*; *ātra bilis* = *μελαγχολία*. — Ancien, usuel, mais supplanté par *fel* dans les langues romanes ; cf. M. L. 1105 et 3234.

Dérivés : *biliās* (Gloss.); *bilior*, -*aris* (Gloss.); *biliābundus* (Italia); *biliōsus* (Celse, médecins).

On ne signale un correspondant qu'en bretonique : v. corn. *bistel*, bret. *bestl*. — Pour le nom indo-européen, v. *fel*.

**bimur** : v. *hiems*.

**bini** : v. *bis*.

**birrur**, -i (*byrrus*) m. (et *birrum*, Gloss.) : capote à capuchon, en tissu raide et à poils longs, en usage dans toutes les classes sous les derniers empereurs. Sans doute mot d'emprunt ; cf. Hesych. *βέρρον βέρρον* *δασός*, *βέρρον* *δασός* *Μακεδόνικον*; ou plutôt irl. *berr*, gall. *byrr* « court », qui irait mieux avec la définition de CGL V 410, 80, *byrrus cuculla brevis*, et l'épithète *gallicus* qu'emploie le Schol. de Juv. 8, 145; cf. Thurneysen, *Festschr.* Kuhn, 82. M. L. 1117 a. Sans rapport sans doute avec *birrus* « roux », doublet de *burris* attesté par les langues romanes ; cf. M. L. 1117. Le gr. *βέρρον* semble emprunté au latin.

**bis** (ancienne forme *duis* citée par Cic., Or. 153; cf. *duidēns*, *duicēnsus*, P. F. 58, 19 et 16; d'où *düllanz*, Venant. Fort.) : deux fois. Ancien, usuel. M. L. 1119. Adverbe multiplicatif fréquent avec des noms de nombre cardinaux, ordinaux ou distributifs : *bis sex*, *bis sēni*, etc., d'où *bis sextus* (et *bisextus*) : dans le calendrier Julien, le jour intercalaire qui tous les quatre ans s'ajoute six jours avant les calendes de Mars ; cf. M. L. 1131, et *bissextilis*, -e.

Dérivés : *bini*, -*ae*, -*a* (de \**davis-noi*). Distributif de *duo*, cf. Varr., L. L. 8, 55, *analogon si essent uocabula, a duobus duini, non bini, dicerentur*, signifiant « deux par deux » et « chacun d'eux » ; « paire, couple ». S'emploie aussi pour *duo*, sans valeur distributive, avec les noms sans singulier, *bina castra*, cf. Serv., Ae. 8, 168, *bina secundum Ciceronem non dicuntur nisi de his quae sunt numeri tantum pluralis*, et chez les poètes, e. g. Vg., Ae. 1, 313, *bina manu... crispans hastilia*, où Servius note *antiquus mos est... bina pro duobus poni*. M. L. 1111. — De *bini* dérivent : *biniārius* : double (b. lat.) d'où irl. *binair*; *biniō* m. : face du dé à jouer où est le nombre de deux (cf. *ūniō*) ; pièce d'or valant le double de l'aureus ; \**biniō*, -*ās* : travailler la terre pour la seconde fois, *biner*. M. L. 1108 (cf. *iterāre, terāre*). — De *biniō* sont formés *com-biniō* « accoupler, unir, combiner » = *συνδιδάω*, *συνδιδάω* (époque impériale), M. L. 2074, d'où *combina* (v. Thes. s. u.), \**excombiniāre*, M. L. 2980 ; \**imbiniāre*, 4280.

*Bis* a servi également, à côté de *bi-*, de premier terme de composé dans des formations soit savantes et calquées sur le grec, soit populaires et dont les langues romanes ont gardé quelques-unes : *bisaccia* (Gl.) fr. *besace*; \**bisacūlus*, M. L. 1122. B. W. *besaigue*; *bisocotum*, 1123; *bislūca*, 1127; *bisluscus*, 1128. Les langues romanes attestent un adjectif dérivé \**bissus*, M. L. 1132 (d'où le fr. *besson*).

Cf. skr. *doiḥ* « deux fois », gr. *δίς*, v. isl. *twis-* et arm. *erkiēs* « deux fois » ; v. *duo* et *bi-*.

Lat. *bini* est une formation nouvelle, faite sur *bis*, de la même manière que *terni* sur *ter*. Cette formation remplace le type attesté par v. sl. *dojji* « bini » et par skr. *dwaydḥ* « double ». La forme à y intérieur géminé, gr. *δωῖς* « double », montre la tendance à rechercher pour cette notion un type expressif. — Got. *twēihnai*, dont le sens est proche de celui de *bini*, a le même suffixe.

\***bison**, -*ontis* m. : bison. Mot germanique, non attesté avant Sén. et Plin.

**bitūmen**, -*inis* (i dans Cyp. Gall., Gen. 254, 394) n. : bitume. Ancien (Cat.). L'app. Probi, GLK IV 199, 17, condamne une forme *butumen* non autrement attestée ; les gloses ont des graphies *betumen* et *uitumen* ; cette dernière devait correspondre à une prononciation réelle ; car les grammairiens enseignent que le mot doit être écrit par un *b*. M. L. 1138 ; fr. *béton*, irl. *bitomain*.

Dérivés : *bitūmineus*; *bitūminōsus*; *bitūminō*, -*ās*; *bitūminālis*.

Si l'on admet que le mot est emprunté à l'osco-ombrien, on pourrait peut-être rapprocher la consonne initiale de skr. *jātu* « gomme », v. angl. *cwidu* « résine », v. h. a. *quiti* « glu, mastic ». Mais l'i resterait inexpliqué.

Étant donné que, en Gaule, le goudron est retiré du bouleau, cf. Plin. 16, 75, *bitumen ex ea* (sc. *arbore betulla*) *Galliae excoquunt*, le mot semble plutôt emprunté à la Gaule. *Bitumen*, *Bituno*, *Bitunus*, -*a*, *Bituollus* sont des noms celtiques. D'autre part, *bitūmen* rappelle pour la forme *titumen* « armoise », mot gaulois dans Pseudo-Apulée 10, 18. — *Alūmen*, qui est joint à *bitūmen* par Vitruve 2, 6, 1 et 8, 2, 8, a peut-être la même origine. V. *betulla*.

**blaesus**, -*a*, -*um* : bégue, ou plutôt « qui confond les lettres ». Défini : *qui alio sono corrupti litteras*, CGL IV 211, 27; et distingué de *balbus* dans Ulp., Dig. 21, 1, 10, 5. Surnom fréquent, notamment chez les Sempromii et les Iunii; se retrouve en osque *Blaesius* (Blaisiis), et peut-être en étrusque *Plaisina*, *Plesnas*. Emprunt suditalique au gr. *βλαυός* « aux jambes torses », puis « à la langue qui fourche ». Mot de caractère populaire, à diphtongue *ae*; cf. *aeger*, *caccus*, etc. Cf. M. L. 1146, fr. *blois* et *blésier*; britt. *bloisg*, de \**blaesicus*.

Cf. sous *balbus* des mots analogues, de même sens.

\***blandonia** et *bla(n)don(n)a* : molène. Mot de glossaire, sans doute étranger. V. André, *Lex*.

**blandus**, -*a*, -*um* : flatteur, caressant (semble peu s'employer des animaux et, dans ce sens, se rencontre seulement en poésie ; se dit aussi des objets inanimés, spécialement de la voix, cf. Thes. II 2038, 79 sqq.). — Ancien, usuel. M. L. 1151. Un diminutif *blandidellus* est dans Fest. 32, 3; il suppose un intermédiaire \**blandicus*, peut-être issu par haplogogie de *blandidicus* (Plt., Poe. 138), dont dérive le verbe \**blandidicare* supposé par quelques formes romanes, M. L. 1148.

Dérivés : *blandiia* (et *blandidiēs*), employé surtout au pluriel, M. L. 1150; *blandior*, -*iris* (et *blandiō* à basse époque, cf. Thes. II 2034, 54 sqq. M. L. 1149; irl. *blannar* « adullatio » ? ; pour la formation, cf. *saeuus* et *sacuiō*), *eblandior*; *blandulus*, M. L. 1150 b ;

*blandimentum*. Composés archaïques : *blandidicus*, *blandiloquus*, *loquens*. On peut se demander si le premier sens de *blandus* n'est pas « à la voix caressante » et s'il n'est pas emprunté. *Blandus* est un cognomen fréquent en latin, mais surtout avec des noms gaulois. Les dérivés *Blandius*, *Blandinus* sont gaulois.

On a rapproché, d'autre part, les groupes de *balbus* et de *blatio*, *blaterō*, etc. Il s'agirait d'un mot familier et expressif désignant une parole caressante, peu articulée.

**blasphémus, -a, -um** adj. et **blasphémus, -i m.** ; **blasphémia** et **blasphémium** ; **blasphémō, -ās** : emprunts faits par la langue de l'Église, et latinisés, au grec de l'Antique et du Nouveau Testament : βλάσφημος, βλάσφημία, βλάσφημιον.

De *blasphémō* ont été dérivés *blasphēmātio, -tor, -trix, -bilis*. *Blasphémāre*, *blasphémia*, *blasphémium* sont représentés dans les langues romanes dont les formes supposent *blastimāre* avec dissimilation de p(h), peut-être sous l'influence de *aestimāre*. M. L. 1155-1157 ; B. W. sous *blāmer*.

**\*blatea, blatea** : *balatrōnes* (intrusion sans doute fautive ; cf. *blatiō*) et *blatea bullas luti ex itinere aut quod de calciamentorum soleis eraditur, appellabant*, P. F. 31, 1. *blatea*, *blatea* dans la *Mulomedicina Chironis* au sens de « goutte de sang » se rattache plutôt à *blatta* « purpura » ; v. plus bas.

**blaterō** : v. *blatiō*.

**blatiō, -is, -ire** (et *blatiō*) : même sens que *blaterō* auquel le joint Non. 44, 8. De même *blatiō, -ōnis* (Gloss.) : bavard = *blaterō*.

**blaterō, -ās** (*blati-*) : — *est stulte et praecipue loqui, quod a Graeco βλάξ originem ducit. Sed et camelos, cum uoces edunt, blaterare dicimus*, P. F. 30, 27. Irl. *bladaire* « adūlātōr » ? De là : *blaterō, -ōnis*, etc., et *dēblaterō*. Cf. M. L. 895 sub u. *\*balat(e)rāre*. Mots familiers ; sans doute onomatopées. V. *balbus* et *blandus*. Les gloses ont aussi *blap(p)ō, -is*, cf. all. *plappern*.

*Blatiō*, comme tous les verbes exprimant un cri, *crōciō, glatiō, glōciō*, etc., appartient à la 4<sup>e</sup> conjugaison ; la forme *blatiō* a une gémée expressive ; de même *blaterō* graphie de Festus, quoique Hor., Sat. 2, 7, 35, scande *blateras* (cf. *imbecillus*).

Comme l'a noté incidemment L. Havet, MSL 6, 233, *blaterāre, blaterāre* est une ancienne formation en -l- et repose sur *\*blatēlare* ; cf. *sibillāre, cucullāre*, etc. ; v. Job, *Le présent*, p. 334 sqq.

**blatta, -ae** (graphies tardives *platta*, GGL III 320, 53, cf. ital. *piatola* ; *blata*) f. : mite, teigne ; blatte.

Dérivés : *blattārius* : bon pour les blattes ; *blattāria* : nom d'une plante « phlomis ligneuse » (Plin. 25, 108) ; *\*blattula*. — M. L. 1158-1159.

On rapproche l'ette *blaks* et lit. *blake* « punaise » ; mais la forme et le sens font difficulté.

**blatta, -ae** f. : *purpura* ; dérivé : *blateus* : *purpureus*, d'où *blatea* (*blattia, blatea, blatea*) « goutte de sang », Mulom. Chiron., Gloss., cf. Thes. II 2050, 62 ; *blateiō, -ās* (Mul. Chir.) ; *blatēsēmus* = βλατῆσμος, *serico-blatta*, etc. Semble, comme le gr. βλαττή, un emprunt

tardif à une langue étrangère. Sur une confusion tardive avec *brattea*, v. Niedermann, Emerita XII (1944), p. 72.

**\*blauus, -a, -um** : bleu. Adjectif d'origine germanique ; premier exemple dans Isid., Or. 19, 28, 8 ; v. Sofer, p. 108. M. L. 1153 ; B. W. s. u. Cf. *flāuus*.

**blendius, -i m.** : nom de poisson, Plin. 32, 102, qui a aussi *blandia*, 1, 32, 32 ; cf. βλενός.

**blennus, -i m.** (Plt., Lucil.) : emprunt au gr. βλενός « qui bave, idiot » (Sophron) ; d'où *blennō, blennōsus* (Gloss.). Le rapport entre *blendius* et βλενός rappelle les doublets *mandius* et *mannus* (M. Niedermann).

**blitum, -i n.** (*blētum, blēta*, etc.) : blète, herbe fade. De là : *bliteus* « insipide » et « niais » ; Plt., Laber., cf. βλιτάς « vieille sottise » (Ménandre). Emprunt au gr. βλιτον, passé dans les langues romanes et confondu avec *bette* ; v. B. W. s. u. ; M. L. 1173.

**\*blutthagio** : plante de marais. Mot gaulois d'après Marcellus, Med., 9, 132.

**boa** (*boua, boas*), **-ae** f. : *boua serpens est aquatilis, quem Graeci ὄφρον uocant, a quo icti obturgescunt. Crurum quoque tumor uiae labore collectus boua appellatur*, P. F. 27, 27 sqq. La glose semble confondre deux mots différents ; cf. Thes. s. u. Les manuscrits de Plin. 24, 53, ont la forme *boa* : *boa appellatur morbus popularum, cum rubent corpora*. M. L. 1243.

**\*boba** (*bobba*), **-ae** : nom africain d'une sorte de mauve (Soranus 51, 9, et Non. 12).

**bōca, -ae** f. : bogue, poisson de mer, *bocas genus piscis a boando, i. e. uocem amittendo uocatur*, P. F. 27, 17. Sans doute emprunt oral au gr. βόαξ βώξ, fait sur l'accusatif (cf. *harpaga*). M. L. 1182.

**bōia, -ae** (= *boiia*), usité surtout au pluriel *boiae*, f. : sans doute emprunt au gr. βοῖα (sc. βοῦα) « courroies de cuir de bœuf » ; a désigné ensuite toute espèce d'entraves ou de liens ; cf. P. F. 32, 6, *boiae* i. e. *genus uinculorum, tam ligneeae quam ferreae dicuntur*. Cf. le jeu de mots de Plt., Cap. 888, sur *Boius* et *boia* : *nunc Siculus non est, Boius est, boiam teriz*. Mot populaire d'après St Jérôme, cf. Thes. II 2063, 24 sqq., passé dans les langues romanes, M. L. 1190.

Composé : *imboiō, -ās* (Gloss.).

**bōlētus, -i m.** (*bōli-, bōli-* m.) ; usité surtout au pluriel : champignon comestible, orange ou bolet ; cf. Plin., H. N. 22, 92 sqq.

Mot de la latinité impériale (Sén., etc.). Plin. H. N. 16, 31, le range parmi les *nouissima gulae irritamenta* ; le mot gr. βολήτης est lui-même tardivement attesté (Galen., Athen.) et peut provenir du latin. Le terme générique ancien est *fungus*. — M. L. 1193 ; v. h. a. *būliz*, all. *Pils*.

Dérivé : *bōlētar, -aris* n. (*bō-*, Anthol. 153, 3) : vase à cuire les champignons.

**bolōna, -ae** m. : marchand de poisson (Arnob., Don., et Gloss.). Sans doute latinisation d'un mot grec dérivé de βόλος et de βολέω. Formation populaire en -a.

**bolus, -i m.** : jet ; coup de dé ; coup de filet. Par suite : profit, gain, etc. — Emprunt ancien, populaire et tech-

nique au gr. βόλος ; différent de *bōlus* = βάλω « boulette » (Marc., Mul. Chir.). Cf. le précédent. M. L. 1196.

**bolūtō, -ās, -āre** : *stercus egerere*. Mot de la Mulom. Chiron., sans doute tiré de βόλυτον. Dérivé : *bolūtātio*.

**bombus, -i m.** : bourdonnement, bruit. Emprunt ancien (déjà dans Ennius) au grec βόμβος. M. L. 1199 ; cf. *bombaz*. Onomatopée fréquente.

Dérivés et composés : *bombō, -ōnis* m. : bourdon (Gloss.) ; *bombisonus* ; *bombiō, -is* ; *bombitiō, bombizō, -zitiō* (P. F. 27, 12) ; *bombiscō, -is* ; *bombilō, -ās* ; *bombōsus* ; *bombicus* ; *bombicō, -ās*, etc., attestés tous à basse époque.

**bombyx, -icis** m. (*bombix, bumbix, bumbicis* ; *bambis*) : ver à soie. Emprunt au gr. βόμβυξ, rapproché par l'étymologie populaire de *bombus*, cf. GGL II 570, 21, *bombix* : *uermis qui a sono uocis nomen accepit* ; de là : *bombitiō* « cocon » (Eustath.). Les formes romanes remontent à *bombix, bombaz*, attesté seulement dans la langue écrite comme interjection empruntée, gr. βομβήξ M. L. 1202 et 1200, *bombyceus*, et aussi à *\*bambāz*, gr. tardif βάμβας, supposé par la forme *bambacis* des gloses : *lanae similes flores arborum* ; cf. M. L. 923.

**bonus, -a, -um** (de *duenos, duonus*, formes encore attestées à l'époque archaïque cf. Thes. II 2079, 24 sqq.) : bon. Le comparatif et le superlatif sont empruntés à d'autres racines : *melior, optimus*. Le sens est proche de celui de « brave » comme pour gr. ἀγαθός ; il y a quelques traces de cet emploi, cf. Brut. ap. Cic., Epist. 11, 9, 1, *multae et bonae et firmae... legiones* ; Serv., Ae. 1, 195, *bonum etiam pro forti dicitur Sallustius*. Souvent employé dans des formules de politesse : *uir bonus, bone uir* (= δ' ἄγαθῷ). Synonyme familier de *magus*, dans *bona pars, senectus bona*, etc. Subst *boni* = cf. ἀγαθός ; *bonum* = τὸ ἀγαθόν ; *bona* = τὰ ἀγαθὰ ; d'où *bonuscula* d'après *mūnūscula* à basse époque (Cod. Theod., Sid.). *Bonus* s'oppose à *malus*. Ancien, usuel, classique. Panroman. M. L. 1208. Irl. *bon*. B. W. *bon* et *bien*.

Dérivés : *boniūs*, M. L. 1206 ; et en lat. pop. *bonātus* : bonasse (Pétr. 74).

Adverbe : *bene* : bien (avec e final abrégé, dans un mot semi-accessoire, en vertu de la loi des mots iambiques ; cf. *malē*). Dans la langue familière, s'emploie avec un adjectif ou un adverbe pour en renforcer le sens (cf. l'emploi opposé de *male*). M. L. 1028.

De *bene* est formé l'adjectif *benignus* que P. F. 30, 12, définit justement *compositum ex bono et gignendo* « d'un bon naturel » (cf. Isid., Or. 10, 24), M. L. 1034 ; d'où *benigniūs*, défini par St Jérôme in Gal. 5, 22, *uirtus sponte ad benefaciendum exposita*, et que Cic., Off. 1, 20, assimile à la *benefecientia* ou à la *liberalitās*. *Benignus* s'oppose à *malignus*. Dénominateur tardif : *benignor* = εὐδοκῶ (Vulg.).

Les composés en *bon-* sont rares et tardifs, ainsi *bonanimis, bonememoriis* (tiré de *bonae memoriae*, cf. Thes. s. u., M. L. 1203) ; *bonifaciēs, bonifātus* (Gloss., de *boni fāt* ; cf. *Bonifātus* altéré en *Bonifacius*), *boniloquium* (Cassiod.), *bonispērius* (Gloss.), *bonōuiriūt* (Sid., cf. Thes. s. u.). Par contre, *bene* fournit des composés du type *beneficus, beneficum* qui sont usités et classiques,

cf. M. L. 1032 ; en outre, *bene* a servi à former des juxtaposés, dont peu à peu les éléments se sont soudés, qui souvent traduisent des composés grecs en εὖ-, e. g. *benenuntiō* = εὐαγγέλιον, *benecolentia* = εὐοδία, *benepiaceō* = εὐδοκῶ, *benesentiō* = εὐνοῶ, *beneuolēns* = εὐφρων, εὐνοῦς, *benemoriis* doublet de *bonememoriis* (époque chrétienne, avec influence de *mōs* et de *mōrior*). La soudure est souvent récente et s'est faite dans la langue de l'Église, ainsi pour *benedico* = εὐλογῶ (qui sert à traduire hébr. *brk* et en a pris le sens), *beneditiō* = εὐλογία, cf. M. L. 1029, 1030, irl. *bandachaim, bendacht* ; britt. *bendigo, bendih* ; *benefaciō* = εὐποιῶ, *benefactum, benefactor*, cf. M. L. 1031, en face des formes anciennes à apophonie *beneficus, -ficiūm*. Cf. aussi M. L. 1205 a, *\*bonificāre, britt. beniffy*.

De *bonus* existe un diminutif familier, employé à toutes les époques : *bellus*, de *\*duenolos*, dont la parenté avec *bonus* avait déjà été reconnue par Priscien, GLK II 80, 7. *Bellus* s'est d'abord employé des femmes et des enfants. Dans la langue classique ne se dit des hommes qu'ironiquement : « bellot, joli ». Le rapport avec *bonus* apparaît encore dans certains emplois, e. g. Varr., Mén. 541, *in quo (testamenti genere) Graeci belliores quam Romani*, où Non. 77, 23 glose *belliores* par *meliores* ; Pétr. 42, *homo bellus tam bonus Chrysanthus* ; et dans l'expression *bellē habēre* (fréquent, cf. Thes. II 1859, 16 sqq.), etc. En raison de son caractère affectif, *bellus* tend, dans la langue populaire, à remplacer *pulcher*, qu'il a supplanté dans les langues romanes, concurremment avec *formōsus* ; cf. M. L. 1027. B. W. *beau*. En littérature, traduit le gr. καλός.

Dérivés : *bellē* ; *bellāria, -ōrum* n. pl. : friandises ; *bellārius* ; *bellulus* ; *bellulē* ; *belliūdō* (attesté par P. F. 32, 5) ; *bellātulus* (Plt., Cas. 254) ; cf. fr. *belette*, qui a éliminé *mustēla* (B. W. sous *beau*). Pas d'exemple de *\*belliās*. Cf. aussi *belliō, bellis*.

Les langues romanes ont isolé *bonus, bene* et *bellus*, qui étaient étroitement liés en latin et qui sont devenus trois mots distincts : fr. *bon, bien, beau*.

La forme *\*duenos* sur laquelle repose *bonus* ne se retrouve pas ailleurs. Tout ce que l'on peut essayer d'expliquer, c'est un élément radical *\*du-*. Si l'on note que *melior* (cf. gr. μέλα) et *optimus* (v. ops) servent de comparatif et de superlatif, et si l'on tient compte du sens d'« utilité, valeur efficiente » qu'a *bonus*, on est amené à rapprocher got. *taujan* « poeiv, πράσσειν », *tewa* « ordre », gr. δῶναι, et sans doute véd. *dīvaś* (gén. *dīwasāś*) « hommage », *duwasdyāti* « il rend hommage », ce dernier mot indiquant un emploi religieux ; le terme paraît, en effet, avoir servi dans la langue religieuse : *dī boni* (comme *Iuppiter optimus*). Le lien avec lat. *beāre* (de *\*dweyō?*), qu'on a supposé, est, en tout cas, lâche.

**boō, -ās, -āre** (*bount* d'après *sonunt*, Pacuv., Varr.) : i. e. *clamare a Graeco descendit*, P. F. 27, 14. Verbe archaïque et poétique, emprunté au gr. βοᾶν, quoique l'étymologie populaire l'ait fait dériver a *boum mugitus*, cf. Varr., L. L. 7, 104 ; Non. 79, 5 ; et la glose *boatus* : *uox plena siue mugitus boum*, GGL IV 26, 37. Une forme *bouantēs* est aussi citée, cf. *boa* et *boua*. Le composé poétique *rebōō* est attesté à partir de Lucrèce.

**boreās, -ae** m. : vent du nord et région d'où souffle



ce vent, nord, cf. *auster*. Emprunt au gr. βορρᾶς (= lat. *aquilo*). En dehors de la langue poétique, où il est fréquent, le mot a dû être usité dans la langue des marins, et il a passé dans les langues romanes, M. L. 1219. Les dérivés latins sont *borreâlis* (formé d'après *austrâlis*), d'où i. *boreta*, et *boricus* (Frisc.).

**borriô, -is, -ire** (ā. λ. Apul.) : bruire, en parlant des fourmis. Cf. *borrit* : *uoce eleuat*, CGL V 563, 33; et M. L. 1250.

**bôs, bouis** m. f. : 1° bœuf. Terme générique; en tant que tel, anciennement de deux genres, comme *ouis*, *agnus*; cf. Varr., L. L. 6, 15, *bos fonda, quae fert in uentre*; R. R. 2, 117, *quod... feminis bubus* (opp. à *tauris*) *demitur*, et l'expression *lūca bôs*; on trouve de même *bôs mās* dans les inscriptions et dans les *Scriptores rerum rusticarum*; — 2° poisson (sorte de raie cornue); — 3° *b. marinus*, cétacé, autre nom du phoque, cf. de St-Denis, R. Ph. 1944, p. 155, n. 1.

La forme *bôs* est isolée en latin; aussi la déclinaison n'en est pas fixée d'une manière rigoureuse : le datif ablatif pluriel est *bôbus* ou *bûbus*. En outre, un nominatif *bouis* recréé sur *bouem* a tendu de bonne heure à se substituer à *bôs*, cf. Thes. II 2135, 59 sqq., pour normaliser la flexion; le génitif pluriel *bouierum* signalé par Varron à côté de *Iouerum*, L. L. 8, 74, est dû peut-être à l'influence des génitifs en *-arum, -arum*. Cf., toutefois, *anser*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1225.

Les dérivés sont en *bou-* ou *bâ(b)-* : *bo(u)arius* : de bœuf, *Forum boarium*; *boarius* : bœuvier, M. L. 1180, *-a lappa* : bardane? Plin. 26, 106; *bouâtium* adv.; *bouille* n. : étable à bœufs, ferme à laquelle Varr. préfère *bubile*, cf. Charis., GLK I 104, 28, M. L. 1246, i. *buaile*; *bouinus* : de bœuf, M. L. 1247; *bouillus*; *Bouillae, -arum* et *Bouius, Bouiâus, Bouiânus*, osque Bûvaianûd « ad Bouiânus », cf. encore M. L. 1244, *\*bovacea*, et *bovestris*, 1245; *bûbulus*, M. L. 1356; d'où *bûbulum* « saucisse de bœuf », *bûbella*, cf. βοῦβηλα *xpta* βόεια, Hés.; *bûbulinus*; *bûbularius*; *Bûbōna* nom de déesse (cf. *Bellōna*), cité par St-Aug., Ciu. D. 4, 24; *bûbētū lūdī* « boum causa celebrati » (Plin.). — *bûbulus* (avec un *û* en face de *bûbulus* et des autres dérivés en *bû-* comme dans *bûcerda*, cf. *sûcerda*) : bœuvier. D'où *bubulcior, -âris* (-iō, Varr.). L'it. *bifolco* suppose un doublet dialectal *\*bûfulcus*, M. L. 1355. — *bûcētum* : pâturage pour bœufs (cf. *porculētum*); formation analogique d'après les dérivés de noms d'arbres en *-ētum* du type *iuncētum* (analysé faussement *iun-cētum*), etc.; *bûcula* (bû-) : génisse (le masculin *bûculus* est très rare et tardif), M. L. 1370, d'où *beugler*; germ. m. h. a. *buckel*; i. *bugul*.

Composés : *boucidiūm* (Sol.) et *bûcaeda, bûcida*; *bûseguia* m. : bœuvier (tardif; Apul., Sid.). La langue littéraire a emprunté, en outre, beaucoup de composés grecs du type *bûcerus* (= βοῦκερως), etc. V. aussi B. W. *bugrane*.

**\*bostar, n.?** : mot de gloss. = *bouille*. Cf. esp. *bostar*, port. *bostal*, M. L. 1228. Le nom propre *Bostar* est punique.

La comparaison avec les noms du bœuf dans les autres langues indo-européennes montre que *bôs* représente un ancien *\*gʷōs*, qui normalement serait devenu en latin de Rome *\*uōs* (cf. *ueniō*). La forme *bôs* présente

un traitement dialectal de *\*gʷ- > b-*, attesté en osco-ombrien, et qui a dû exister aussi dans certains parlers ruraux du Latium; c'est de ces parlers que le mot a été introduit à Rome. L'importance de l'élevage des bovins explique cet emprunt, dont l'extension a pu être favorisée en partie parce que *bouis, bouem*, etc., évitaient la répétition de *o* qui aurait eu lieu dans *\*uouis*, etc. — Le mot indo-européen que représente *bôs* désignait l'animal d'espèce bovine sans acception de sexe. Le nominatif *bôs* est fait sur un accusatif *\*gʷōm* qui est conservé dans ombr. *hum* « bouem » et qui répond à véd. *gām*, dor. hom. *βῶν*, v. sax. *kō* (cf. *diēs* fait sur *diem*). Les formes du type du génitif *bouis*, ablatif *boue* (d'où l'accusatif *bouem* fait en latin) répondent à gr. βοός (βοῦς), véd. *gāvi* (loc.). L'ancien nominatif, skr. *gāuh*, gr. βοῦς, n'est pas conservé en latin. Comme le troupeau se compose essentiellement de vaches, le mot a souvent passé au sens de « vache »; ainsi, outre le germanique (all. *kuh*), dans i. *bô*, lette *gāvos*, arm. *kov*. En latin, l'importance prise par *uacca* a déterminé une orientation différente. V. sl. *govēdo* a, au contraire, une valeur générale et désigne le « bovin ». — Le *bû-* de *bubulcus* peut répondre à skr. *gu-*, par exemple dans *gata-guh* « qui a cent bœufs »; cf. toutefois *sûbulcus*, s. u. *sûs*. Le second élément du composé est généralement considéré comme correspondant au gr. *φωλαρός* doublet de *φώλαξ* « gardien ». V. *bû-*.

**\*botontini, botontônēs** m. pl. : sorte de borne, faite d'un tas de terre; cf. Grom. 308, 3, *monticellos plantauimus de terra, quos botontinos appellauimus*. Uniquement dans les Gromatici. C'est sans doute l'adjectif substantivé *Butuntinus* (*Botontinus*, Lib. col. II, p. 262, 9), dérivé de *Butuntū, Butuntum*, ville d'Apulie (Bitonto).

**\*botrax** : autre nom du lézard d'après Isid. 12, 4, 34 et 35. Sans doute à rapprocher de *βότραχος*, doublet de *βότραχος*. Sur les différentes formes du mot en latin vulgaire, v. Sofer, p. 403 et 175.

**botrus (botruus), -I** m. : grappe de raisin = *ūua*. Emprunt au gr. βότρος, qui a pénétré dans le bas latin par l'intermédiaire de la langue de l'Eglise, où le mot est fréquent dans des expressions imagées, e. g. Ps. Orig., Tract. 6, 73, 15, *Christus botrus uuae est appellatus*. Il a existé dans la langue parlée une forme *botrô* (*butrô, botruô*), -ônis blâmée par l'appendix Probi, GLK IV 98, 23, *botruus non butro*; cf. aussi Gledon., GLK V 35, 26. De là : *botrônâtium* (Chiron.), *botrônâtus*, -us (Tert. Itala); à *botrus* remonte *botruâus*, dont un doublet *botrôus* est dans Isidore. A côté de l'italien *botro*, les formes sardes log. *budrone*, campid. *gurdoni*, le prov. *buirun* représentent la forme vulgaire *botrô*. M. L. s. u. 1238.

**botulus, -I** m. : boudin; cf. Tert., Apol. 9, *botulos... cruore distensos*. Ancien, usuel. M. L. 1241.

Dérivés : *botellus (botellum, butellum)*, M. L. 1230; B. W. sous *boyau*; *botulârius*.

Sans doute d'origine non romaine; cf. Charis., GLK I 94, 14, *ut puta Lucanicum, intellegitur pulmentum uel intestinum, et hic Lucanicum, auditur botulus uel apparatus*. Aulu-Gelle, 16, 7, 11, reproche à Labérius d'avoir

employé *botulus* au lieu du nom proprement latin *farci-men*.

Probablement emprunté à l'osque, ce qui, pour un terme de cuisine, n'est pas surprenant (cf. *popina*); un rapprochement avec got. *gipus* « ventre », v. h. a. *quiti* « volua », *quoden* « interior pars coxae », n'est dès lors pas impossible.

**boua** : v. *boua*.

**bouâtium** : v. *bôs*.

**bounor, -âris (bōbīnor)** : = *conuicior*. Très rare (Lucil., gloses), populaire. Forme et sens peu sûrs; origine inconnue; *bounātor* (Lucil. qui le joint à *tridēus*, et Gloss.). Cf. *māginor, nātīnor*.

**brāca, -ae** (usité surtout au pluriel *brācae, -arum*, avec un doublet *brācs, -um* sans doute plus ancien) f. : braies. De là : *brācārius*; *brācātus*; *bracile* (bas latin) : ceinture de moine ou de femme.

Emprunt au gaulois; cf. Diod. 5, 30, 1, *ἀναξυρίων δὲ βαίνοι* (scil. Γαλάται) *βράκας προσκαρπούουσιν*. Déjà dans Lucilius. M. L. 1252, 1258; B. W. *braie*; 4281, *\*imbrācare*. Britt. *bragou*. Mot celto-germanique, dont il existe des formes à gémée : *bracca*; cf. Hes., *βράκκα* αἰγίαι διφθέροι παρὰ Κέλταις, v. isl. *brók* f. « genouillère », etc.

**brac(e)hium (bracio, Lex Repet. CIL I<sup>o</sup> 583, 52**; la gémée est attestée par la quantité longue de la première syllabe et par les emprunts celtiques, cf. Thes. s. u.), -I n. : bras, membre de devant (patte, pince, etc.) d'un animal; se dit également des branches d'un arbre (par rapport au tronc, cf. *palmā* et, inversement, *branca*), d'un bras de mer, etc. Dans la langue de l'Eglise, symbole de puissance, de force (cf. *manus*), d'où le surnom du Christ *bracchium domini*. — Dans la langue vulgaire, sur le nom pluriel s'est formé un singulier féminin *bracia*, cf. Thes. II 2156, 53. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1256; i. *brac*, britt. *braich*.

Dérivés : *bracchiolum*, M. L. 1255; *bracchiālis* m., *bracchiāle* n. : bracelet, M. L. 1254, et « poignet »; *bracchiātus* : branchu. Composé tardif : *subbrac(e)hia, -arum*, synonyme de *ālās* « aisselles » d'après Isid. 11, 1, 65. M. L. 8350.

L'emprunt au grec a été vu et expliqué par Festus, cf. P. F. 28, 24, *brachium nos, Graeci dicunt βραχίον, quod deducitur a βραχῖ, i. e. breue, eo quod ab umeris ad manus breuiores sunt quam a coxis plantae*. Noter le changement de genre (influence de *femur, crūs*?). Beaucoup de noms de parties du corps sont neutres en latin. Il n'y avait pas de terme indo-européen pour « bras ». *Cubitus*, lui aussi, est sans doute emprunté.

**\*bracis (-ces), -em** f. : orge germée, malt. Mot gaulois d'après Plin. 18, 62. Cf. CGL V 616, 26, *braces sunt unde fit ceruisia*. M. L. 1253; et 1257, *\*braciāre*. B. W. sous *brasser*.

**bractor, -âris, -ârī** : un seul exemple dans Fulg., Aet. mund., p. 162, 17, *rex potando lassatur, calore torretur, bractor mero*. De là *bractiamentum*, -i du même auteur. Cf. *imbractum*.

**\*brādō, -ōnis** m. : jambon. Mot germanique : v. h. a.

*brato* « mollet », *brāt* « viande », venu peut-être par le gaulois; un seul exemple dans Anthim. M. L. 1259.

**branca, -ae** f. : patte. Mot très rare et tardif; Gromatici (deux exemples), Aug., Sermon. (un exemple). M. L. 1271 (fr. *branche*). Passé en germ. *branka* « Pranke » et en i. *braice*. Mot gaulois?

**brandium, -I** n. (*pran-*) : voile pour couvrir les reliques (Greg. M.). Emprunt au gr. *πράνδιον*, d'origine inconnue.

**\*brassās** : *carbōnēs*, CGL III 598, 7. Germanique. M. L. 1276; B. W. *braise*.

**brassica, -ae** f. : chou. Cf. Hes., *βράσσην κρημύθη, Ἰταλιώται*. C'est le terme ancien; *caulis (cōlis)* n'a signifié « chou » que par métonymie. Caton n'emploie dans ce sens que *brassica*. On disait *brassicae cōliculus* (Cat., Agr. 158, 1) ou *brassicae cōlis* (Colum. 6, 6, 1; Priap. 51, 14), d'où simplement *cōlis, cōliculus* qui ont fini par détrôner *brassica*. Ce dernier n'est attesté qu'en italien et en sicilien, cf. M. L. 1278, mais passé en i. *brassech*, en gall. *bresych*, en serbe *brskva*. Sans étymologie.

**brattea, -ae (brattia, bractea)** f. : feuille de métal, surtout d'or. Isid., Or. 16, 18, 2, *bractea dicitur tenuissima lamina auri, ἀπὸ τοῦ βραχέτοι, qui est δυνατοποιὸν crepitandi, ἀπὸ τοῦ βράχην lamina*. Terme technique sans doute emprunté. Attesté depuis Lucrèce. De là : *bratteālis* (Prud.); *bratteātus*; et *bratteola, -olātus*; *brattidrius* : batteur d'or; *bracteoli, ornamenta eorum quae dicuntur gagelli*, CGL V 616, 30; *imbratteō, -ās* (Amm.). Origine inconnue; la forme *bractea* est due à une fausse étymologie.

**\*bratus, -I** f. : sorte de cypres d'Asie, décrit par Plin. 12, 78. Mot étranger (sémitique), non entré dans la langue.

**\*bregma (breeca, bricma)** n. : *<oliuae> semina cassa et inania, quod uocant bregma, sic Indorum lingua significante mortuum* (Plin. 12, 27). Mot étranger, comme on voit. V. Ernout, éd. de Plin., s. u.

**breuis, -e** adj. (déjà rapproché de gr. βραχύς par les anciens, cf. P. F. 28, 18) : bref, court (dans le temps comme dans l'espace), opposé à *longus*. En grammaire et en rhétorique, *breuis* subst. désigne « la brève »; dans la langue du droit, *breuis* m. (sc. *libellus*) « liste, agenda »; aussi *breue* n., cf. fr. « un bref » (d'où *breuigerulus*); cf. all. *Brief*, angl. *brief*.

*Breuis* s'emploie parfois par opposition à *lātus, profundus*; mais ces emplois sont rares et non classiques. Cf. toutefois *breuia* « bas-fonds », sans doute d'après gr. βράχεια. De même, *breuis* est quelquefois synonyme de *paruus*, propre et figuré. Ancien, usuel. M. L. 1291; i. *breib*.

Dérivés : *breuiter, breuitās, breuiculus*; *breuiō, -ās* et *abbreuiō* : abrégé, M. L. 14; *breuidrius*, d'où *breuidrius*, sur l'origine duquel cf. Sén., Ep. 39, 1, *ratio... quae nunc uolgo breuiarium dicitur, olim cum latine loqueremur, summarium uocabatur*. M. L. 1289.

Composés grammaticaux correspondant à des termes grecs : *amphi-, bi-, per-, sub-, tri-breuis*; *breuiloquis*

(-guus), -loquens, -loquium, -loquentia = βαρχυλόγος, -λογία.

L'e est conservé devant \*ghw- ancien comme dans leuis. — Le rapprochement avec βαρχός ne va pas sans difficultés : βαρχός est inséparable de av. mæzu- « court » et de got. ga-maurgjan « raccourcir » ; le β- y repose sur \*mr- ; il faudrait donc poser que \*mr- passe à br- en latin, au moins quand une sonore intérieure conduit à une assimilation de sonorité, comme dans barba.

V. brūma.

**bria**, -ae f. : Charis., GLK I 83, 6, bria... uas uinariū dicitur, unde hebrius et hebria dicitur, hebriosusque et hebriosa. Un exemple dans Arnobe 7, 29. Le rapport imaginé entre bria et ebrius n'est qu'une étymologie populaire.

\*briecum (um? ; briginus, Gl.) : armoise (Marcell.). Mot gaulois.

\*brīdum : plat à rôtir (Anthim.). Mot germanique. Cf. M. L. 1294 a, \*brīdila.

\*brigantes : Marcellus, Med. 8, 127, siue uermiculus habeant aut brigantes, qui cilia arare et exulcerare solent. Gaulois? M. L. 1294 b.

**brisa**, -ae f. : marc de raisin (Colum., Gl.). Sans doute latinisation de τὰ βρύττα, βρύττα, thrace? Cf. defrutum. M. L. 1307. Semble sans rapport avec le mot suivant.

\*brīsō, -ās : fouler aux pieds ; Brisaus pater Liber cognominatus... uidetur ab uia quia uiam inuenerit et expressit pedibus (brisare enim dicitur exprimere), Scol. Pers. 1, 76.

Dérivé : brisilis : fragilis, Scol. Hor. Carm. 3, 23, 16. Mot sans doute gaulois ; cf. v. irl. brissim. Roman : fr. briser, M. L. 1306 et 1310 ; B. W. s. u.

**britannica**, -ae f. : plante mal déterminée (Plin. 25, 20). Féminin de l'adjectif dérivé de Britannia. V. André, Lex., s. u.

\*brittaneum (britanium) : deambulatorium marmoratum (Gloss.). Déformation de prytaneum?

\*brittia (britia) : — cressa (= all. Kresse), λαφύλακος (Gloss.). V. André, s. u.

\*brittola (-ula), -ae f. : cōpa minūta. Mot de glossaire auquel remontent quelques formes romanes ; cf. M. L. 1315. Le sens de « porrum sectivum » (all. Schnittlauch) que le mot a en latin médiéval suggère un rapprochement avec v. sl. briti « couper ».

\*broccis f. ? : broc, sorte de vase. Transcription du gr. βροχίς, attestée sous la forme brocc sur les poteries de la Graefesenque, plutôt que lat. broccus substantivé. Voir B. W. s. u. ; M. L. 1920, \*brocca.

**broccus**, -a, -um (broccus) : Non. 25, 22, brocci (bronci codd.) sunt productio ore et dentibus prominentibus. Varron applique l'épithète aux dents elles-mêmes, dentes brochi. De là, brocc(h)ūs. L'adjectif a fourni de nombreux surnoms : Broccus (cf. Labēō), Brocc(h)ius, -iānus, -iāa, -iāa, -iāō.

Adjectif de forme populaire, à gémiation expressive, pour désigner une difformité (cf. flaccus, maccus, lip-

pus). Sans étymologie claire. Cf. irl. brocc « blaireau » Panroman, sauf roumain. M. L. 1319 ; B. W. sous broche.

**brōmus**, -i m. : odeur fétide ; emprunt bas latin au gr. βρώμος, dont le dérivé est de forme latine : brōmōsus = βρωμώδης ; cf. aussi ezbrōmō (-ē) « enlever la mauvaise odeur », Apic., Anthim. ; imbrōmīdō, -ās (Philum.).

\*brucārius, -i m. : Mulom. Chir. 532, spōngiam mollem aut penecillum super alligato et uino bono ocularem aut brucarum equestrem imponito ne alligatura cadat. — Bûcheler fait dériver le mot de βροχός « chenille, sauterelle » (emprunté en bas latin), cf. M. L. 1332, et compare καυκωνίων et culicāre « moustiquaire »?

**brūma**, -ae f. : proprement le jour le plus court de l'année, dicta bruma quod breuissimus tunc dies est, Varr., L. L. 6, 8, et P. F. 28, 22 ; solstice d'hiver, cf. Varr., ibid., a bruma ad brumam ; a bruma ad solstitium. D'où « époque du solstice, de l'hiver » (poétique en ce sens). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1335 ; B. W. brume, embrun.

Dérivés : brūmālis ; et dans les gloses brūmōsus, brūmārius, d'où brūmāria : leontopodium (Ps. Ap., Vég.) ; brūmāria : rōsina (de rōs) pluuiā (Gl.).

Brūma est sans doute le féminin d'un ancien superlatif de breuis, \*breuimus, cf. pour le suffixe imus, summus, etc.

**brūma** : emprunt tardif au gr. βρώμα dont dérivent l'adjectif attesté dans les gloses imbrumati, i.-e. incibati, et peut-être brūmāticus « fastidieux cibi », imbrūmārii, même sens ; cf. Isid. 5, 35, 6 (qui confond le mot avec brūma « hiver »). V. Sofer, p. 35.

\*brunchus : — urot, CGL V 347, 54 ; wrot, 403, 71, « groin ». Gr. βόρυχος? Campid. brunku ; M. L. 1336.

\*brunda : caput cerui (Isid.). Mot étranger ; illyrien ou messapien, cf. βρεντιον dans Strabon VI 282. V. Sofer, p. 37.

\*brunus : ifuruus (Gl. Reichenau). Germanique ; semble avoir pénétré en latin vulgaire avant l'an 400 ; cf. Bruch, D. Einfluss d. germ. Spr. auf das Vulgärlat., p. 87, et Sofer, p. 68. M. L. 1340 ; B. W. brun.

\*bruseum, -i n. : nœud de l'érable, érable moucheté. Attesté dans Plin. : les gloses ont aussi une forme brustum ; cf. ruscus, ruscum et rustum. Mot étranger, peut-être celtique? Bruscus est un nom propre celtique. M. L. 1342 ; B. W. sous Brosse. Le frioul. brusk « furoncle » présente le même développement de sens que dans fūrnuculus. Cf. molluscum.

bruscus : v. ruscus.

\*brūtes (i.-e. brūtis avec e pour i ; brūta, comme nepta), -is f. : bru ; cf. CGL V 314, 32, nurus, bruta. Mot germanique, qu'on trouve dans les gloses et dans les inscriptions tardives de Norique et de Mésie. M. L. 1345 ; B. W. sous bru.

**brūtus**, -a, -um : lourd, au sens physique, encore attesté dans Lucr. 6, 105, et que connaît Festus, brutum antiqui grauem dicebant, P. F. 28, 23. Mais surtout employé au sens moral « lourd d'esprit, stupide », joint souvent à animal, d'où brūta, -orum. Brūtus est fréquent comme prénom plébéien ; Brūtulus est osque.

brūtēscō et obbrūtēscō, -is, cf. P. F. 201, 29, obbrutui : obstupuit a bruto quod antiqui pro graui, interdum pro stupido dixerunt. Afranius (426) : non possum uerbum facere, obbrutui. — Attesté depuis Naevius ; mais manque dans Plt., Tér., Catul., Cés., Vg., Ov., Mart., Tac., Suét. et dans les discours de Cicéron ; fréquent dans la langue de l'Eglise. — Formes savantes dans les langues romanes. M. L. 1348.

Mot populaire, d'origine sans doute osque, avec b issu de gr-. On peut dès lors rapprocher lette grūs « lourd » et le groupe de -graus.

**bu, bua**, -ae : mots enfantins pour demander à boire, cf. P. F. 96, 30 ; Non. 81, 1 ; de là uinibua (Lucil.) = otvotvotv.

**būbalus**, -i (būfalus et būfali, Ven. Fort. Carm. 7, 4. 21) m. : gazelle, buffle. M. L. 1351 ; irl. buaball, britt. bual. Emprunt au gr. βοῦβαλος, βοῦβαλις.

būbille : v. bōs.

**būbinō**, -ās, -āre : -re menstruo mulierum sanguine inquinare, P. F. 29, 1 ; de là Gloss. Plac. 8, 8, būbinārium n. : sanguis qui mulieribus menstruus (-is codd.) uenit ; composé inbūbinō dans Lucilius.

Si l'on admet que le b intérieur est, comme il arrive dans des mots ainsi attestés, une graphie de u, il est possible de tenir le mot pour emprunté à l'osco-ombrien et de rapprocher v. sl. gōvno « ordure », skr. gūhah, gūham, arm. ku (même sens).

\*būbla? : — flood (= Flūt), CGL V 404, 35. Lire sans doute : bubla, food. Cf. būbula.

\*bū(b)leum : — est genus quoddam uini, P. F. 29, 21. Lire peut-être, avec Turnèbe, byblinum, cf. gr. βύβλος οἶνος.

**būbō**, -ōnis (dial. būfō, būfus, -i) m. (et f.), hibou, chat-huant, Varr., L. L. 5, 75, pleraque [aues]... ab suis uocibus... upupa... bubo. — M. L. 1352.

Dérivé : būbilō, -ās (bubulō? et iubilō, ululō), M. L. 1354. Cf. gūfō et būfō.

Onomatopée. On a de même gr. βόας, βόα, pers. būm, et, sans mutation consonantique, arm. bu. — V. aussi būlēō.

**būbō**, -ōnis m. : tumeur, chancre. Emprunt au gr. βοῦβώ ; de là būbōnācium (Chiron).

bubuleus, būbulus : v. bōs.

\*bucar : genus est uasis, P. F. 32, 20. Emprunt au gr. βοῦκερας? Cf., pour la finale calpar.

**bucca**, -ae f. : bouche ; synonyme familier de os. Employé au pluriel, désigne surtout les joues, les mâchoires, cf. Plt., St. 724, suffla... buccas ; c'est aussi le sens du diminutif bucculae, et les gloses l'expliquent correctement par γνάθος, genae, maxillae. 2° bouchée. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1357 ; B. W. s. u. ; irl. boccoi, britt. boch, bogail, gr. mod. βουκλα.

Dérivés : buccula f. : 1° bouchée ; joues (au pluriel) ; 2° mentonnière de casque et tout objet en forme de joue : boucle, bosse de bouclier, tringle de catapulte ; tumeur (du cheval) ; (b. lat.) sorte de vase (= bucculāre, -is), M. L. 1364 ; bucculentus (Plt.),

buccōsus (Gloss.) : joufflu ; buccella (b. lat.) : 1° bouchée, miette ; 2° petit pain, M. L. 1359, 1360 (cf. 1358, \*buccāla) ; buccellāgō (Plin. Val.) ; buccellārius (-ris) : synonyme tardif de satelles « a buccellis uel buccellato appellatus » (Thes.). Cf. buccellātum : biscuit, pain de munition, M. L. 1361 ; (b)uccellatārit, -urii, -tōrii, sans doute ancien mot de la comédie, conservé par les gloses, qui le traduisent par parasituli ; buccō-ōnis m. (et buccus) : grande bouche, bavard, sot ; de là : buccō, -ās (Gloss.), bavarder, M. L. 1363. — \*imbuccāre, M. L. 4285.

Composés : buccifer, ātribuccius, debuccellātus, tous rares et tardifs ; ātribuz, v. āter.

Il se peut que bucca soit d'origine celtique et se soit substitué dans la langue populaire à os et à gena comme étant plus expressif ; cf. beccus, celtique lui aussi. Buccus, Buccō, Buccīō sont des noms celtiques ; cf. aussi Buccīācus (uicus) = Boissy, et Buccelenus dux Francorum ; Buccioualdus, évêque de Verdun, cf. Greg. Tur. 9, 23 ; Buccioualdus... ferebant enim hunc esse superbum, et ob hoc a nonnullis buccus ualidus uocitabatur. Sans correspondant sûr hors du latin.

**būcerus**, būcerius, -a, -um : aux cornes de bœuf. Transcription du gr. βοῦκερας, βοῦκέρας, attesté depuis Lucrèce.

būcētum : v. bōs.

**būcina**, -ae f. : trompette ; Vég., Mil. 3, 5, tuba quae directa est appellatur, bucina quae in semet aereo circulo flectitur. — Ancien, usuel. Les langues romanes attestent būcina et būcina (ce dernier, sans doute, d'après les adjectifs en -inus, uaccinus), M. L. 1368 ; britt. begin, germ. v. h. a. buchine. — būcinus m. : joueur de trompette (forme vulgaire pour \*bucen?). — būcinum : 1° son de trompette, trompette ; 2° coquillage, pourpre. Dénominafif : būcinō, -ās, M. L. 1369 (et de-, di-būcinō), būcinātor. Cf. aussi M. L. 1365, \*buccellum, v. h. a. bukhila.

Mot italique (gr. βουκίνη est d'origine latine). Sans doute composé de bou- et -cana (Cuny, Mél. F. de Sausure, p. 109 sqq.).

būcula : v. bōs.

**buda**, -ae f. : ulve, herbe des marais. Cf. Claud. Don. Ae. 2, 135, uluam... quam uolgo budam appellant. M. L. 1371. V. André, Lex., s. u.

\*budaina? : i.-e. lingua bubula, CGL III 553, 59 (618, 8, budama). Autre nom, sans doute, de la buglosse, plante.

\*būfa, būfus? : = βοῦφηστις dans Diosc. 1, 50, bibitis cant(h)aridis aut būfis potō additum (melinum succurrit), où le texte grec porte, 1, 55, πίνεται δὲ πρὸς καθαρίδας, βοῦφηστις.

**būfō**, -ōnis m. : īrana terrestris nimiae magnitudinis (Serv., G. I 184) ; 2° sores siluestris, ἀρούρατος μύς ; taupe? M. L. 1374. Irl. buaf.

Mot dialectal, comme le montre la préservation de f intervocalique. Ce mot a dû désigner deux animaux différents. Cf. būbō et le mot précédent. — Onomatopée.

\*bugillō, -ōnis m. : bouillon blanc (Marcellus). Mot gaulois d'après Bertoldi, Colonis, p. 96, n. 3.



**bulbus**, -I m. : oignon (de plante); emprunt ancien au gr. βολβός.

Dérivés : *bulbulus* m.; *bulbōsus*, *bulbāceus*.

**bulga**, -ae f. : *bulgas Galli sacculos scorteos appellant*, P. F. 31, 25; puis « ventre, utérus ». Emprunt archaïque, et sans doute familier (Lucilius, Varron; repris par Ter-tullien); bien représenté dans les langues romanes, fr. *bouge*, M. L. 1382; et 9649; *\*bulgile*. Cf. irl. *bolg* « va-lise », *bolgain* « j'enfle ». V. *foliis*.

**bulgāgō** : v. *uuluāgō*.

**bullimus**, -I m. : boulimie. Emprunt fait par la langue médicale au gr. βούλιμος, dont ont été formées, à basse époque, les dérivés latins : *bullimōsus*, *bullimō*, -ās et *Bullimō*, -ōnis.

**bulle**, -ae f. : bulle d'air qui se forme à la surface de l'eau; puis tout objet en forme de bulle : boule, tête de clou, bouton; en particulier, bulle d'or ou de cuir que les jeunes Romains portaient au cou et dont l'usage était d'origine étrusque, d'après Festus 430, 7; à basse époque, « sceau, bulle ». — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 1385; v. angl. *bulle*, irl. *boll*.

Dérivés : *bullātus* : orné de bulles, de clous, etc.; *bullula* (tardif); *bullō*, -ās : bouillonner, M. L. 1386; *bullatiō*; les langues romanes attestent aussi *\*bulli-cāre*, M. L. 1388; B. W. *bouger*. Cf. peut-être aussi *bulluca*, « sceau, bulle », M. L. 1390-1390 a.

A *bulle* se rattache encore *bulliō*, -is : bouillonner, bouillir. — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 1389. *Bulliō* est une formation en -iō, comme la plu-part des verbes qui désignent un bruit ou un cri : *glō-ciō*, *grundiō*, *uissio*, etc. C'est proprement « faire bouillir », *bulliō*; *bulliō*, -is, *bulliō*, -is, même b. lat. *bulliō* (Chir.); *subbullire*, -liāre, M. L. 8351-8350 a.

Mot expressif qui rappelle des mois indiquant une protubérance ronde : gr. βόλβος, lit. *būlbē* « pomme de terre », *būmbulas* « nœud dans le fil », skr. *bulih* « pudendum muliebre ».

**būmammas**, -a, -um : hybride formé par Varron sur le gr. βούμαστος (Vg., G. 2, 102), -ōs. Cf. *būlimus*.

**būra**, -ae f. et **būris**, -is (acc. *būrim*) f. : — *dicitur pars aratri posterior decurcata*, Non. 80, 16. *Būris* est plus fréquent que *būra*, attesté seulement dans Varron. La coexistence du type en -ā et du type en -i est caractéristique de certains mots rustiques, cf. *rūma* et *rūmis caepa* et *caepe*, ou techniques, cf. *prōra* et *prōris*, suspects d'être empruntés ou d'origine dialectale. M. L. 1409. irl. *bure*, britt. *bor*.

**būrātum** : *incensum*, CGL V 272, 43. V. *bustum*.

**\*burbālia** : — *intestina maiora*, CGL V 173, 4; cf. M. L. 1400.

**burburismus**, -I m. : gargouillement. Très tardif; de gr. βορβορυμός déformé d'après les autres noms de maladies en -ismus.

**burdit** : φηριτζ (φηριτζ, Bücheler), γαυριτζ, CGL II 31, 39. V. le suivant.

**burdus**, -I; **burdō**, -ōnis m. : bardot; produit du

croisement d'un cheval et d'une ânesse. Les deux formes sont représentées dans les langues romanes, sauf en rou-main; M. L. 1403-1405. Cf. germ. : v. h. a. *burdihhin*.

Dérivés : *burdunculus* m. : 1° petit mulet; 2° langue de bœuf, plante (Marcell.); *burdōnārius*, *burdōnicus* : muletier; *burdātiō* : sorte d'impôt ou de prestation (tardif); Greg. M., Epist., cf. Thes. s. u.; et peut-être *\*burdiō*, -is, formation plaisante d'après γαυριτζ « faire le fier », parlant de chevaux; *\*būrdicāre*, M. L. 1402.

S'y rattache peut-être *burdubasta*, qu'on trouve dans Petr. 45, 11, à propos d'un gladiateur décrépiti : « mulet de bât »; cf. *bastum*, et gr. φορτοδαστάτης?

Le mot n'apparaît que sous l'Empire et doit être em-prunté; *Burdō*, *Burdōnus*, *Burdōniānus* semble appar-tenir à l'onomatopée celtique; d'autre part, la double flexion est aussi en faveur d'une origine celtique.

**\*burgus**, -I m. : b. lat., e. g. Vég., Mil. 4, 10, *castellum parvulum quem burgum uocant*; Oros., Hist. 7, 32, 12, *crebra per limitem habitacula constituta burgos uolgo uocant* (scil. *Burgundiones qui inde dicti putantur*). M. L. 1407; B. W. *bourg*. irl. *borce*, britt. *borc'h*, *bouch'h*, etc.

Dérivé : *burgārius*.

Mot évidemment germanique; la glose πόργος, *haec turris, burgus*, CGL II 426, 46; 570, 24, *burgus, turris* est un rapprochement de lettré. V. toutefois E. Pen-ninck, *L'origine hellénique de « burgus »*, Latomus IV, p. 5 sqq.

**\*būricus** (-ichus; *burricus*), -I m. : bourrique, petit cheval; synonyme de *mannus*. Mot bas latin et vul-gaire, cf. Porph., Hor. C. 3, 27, 7, *manni equi dicuntur paucilli quos uolgo buric(h)os uocant*. On trouve aussi dans les gloses la graphie *brunicus*, d'après le germ. *brun*? V. Sofer, p. 68. Les formes romanes remontent à *\*burricus*, v. M. L. 1413, et peut-être aussi à *\*burrus*. Sans doute emprunté, comme *caballus*, *canthērius*, *mannus*. Les *Būri* (βοῦροι) sont une peuplade de Germanie, cf. Tac., Germ. 43; une *expeditio Burica* est mentionnée CIL III 5937; *Buricus* figure comme cognomen CIL X 8059, 36; XII 2525; VIII 11400 (et 12390?); et le sens de *būricus* correspond bien à la description des chevaux germains que donne Tacite, Germ. 6. V. B. W. sous *bourrique*.

**burra**, -ae f. (b. lat.) : bourre, laine grossière. De là : chose grossière ou sans importance. M. L. 1411; 1414, *\*burrio*; 1415, *\*burrula*. Peut-être féminin substantivé (*burra* sc. *lana*) de l'adjectif *burrus*? Cf. toutefois *rebur-rus*. Il est difficile d'y rattacher *\*burrāgō* « bourrache », cf. M. L. 1412; B. W. s. u., et *bourgeon*.

**burrus**, -a, -um : roux. Emprunt populaire ancien au gr. πορρός; v. P. F. s. u. *ballaena*; et Cic., Or. 160, *Bur-rum semper Ennius dixit, numquam Pyrrhum*. Cf. aussi la glose du Pseudo-Placide : *Burrae Vatronias : fatuae ac stupidae, a fabula quadam Vatroni auctoris quam Burra inscripsit; uel a meretrice burra* (Lindsay, Class. Quart. 23, 31). Comme adjectif, le mot n'est plus attesté que dans les gloses, mais il subsistait dans la langue rus-tique, cf. P. F. 28, 9, *burrum dicebant antiqui quod nunc dicimus rufum, unde rustici burram appellant buculam*

*quae rostrum habet rufum. Pari modo rubens cibo ac po-tione ex prandio burrus appellatur*. — Les gloses pré-sentent souvent la forme *birrus*, qui est confirmée par les langues romanes; toutefois, en dehors de l'ital *birro* « gris-brun », les dérivés présentent des sens éloignés (cf. fr. *barrette*, *béret*), et il y a peut-être là un autre mot, cf. M. L. 1417 et 1416, et B. W. s. u.; v. encore *\*būrius*, M. L. 1410.

De *burrus* dérive un adjectif *burranicus* substantivé, attesté par P. F. 33, 4 : *burranica potio appellatur lacte mixtum sapa, a rufo colore quem burrum uocant*; et 32, 20 : *burranicum genus uasis*.

Le passage de π à b (cf. *buzus*) indique peut-être que le mot n'aurait pas été emprunté directement au grec par les Latins. V. Ernout, *Aspects*, p. 30.

**bursa**, -ae f. : bourse (Gloss.). Emprunt tardif et populaire au gr. βόρσα; la graphie avec y est une gra-phie savante; les formes romanes attestant *bursa*, M. L. 1432; B. W. s. u.

**bastum**, -I n. : — *proprie dicitur locus in quo mortuus est combustus et sepultus diciturque bustum, quasi bene ustum; ubi uero combustus quis tantummodo, alibi uero et sepultus, is locus ab urendo ustrina uocatur, sed modo busta sepulcra appellamus*, P. F. 29, 7; cf. *rogus*. Fait l'effet d'appartenir à un verbe *\*būrō*, tiré de *amb-ūrō*, qui aurait été analysé en *am-būrō*, cf. *ūrō*, d'où *combūrō*, cf. la glose *butum : imbutum ab imbuendo*, CGL IV 592, 20, où *imbuere* a été découpé *im + buō*.

Servius distingue *pyra*, *rogus*, *bustum*, cf. Thes. II 2256, 27 et 35. Mais *bustum* (*bustus* m. à basse époque) est devenu rapidement synonyme de *tumulus* ou de *sepulcrum*, cf. M. L. 1422.

Dérivés et composés : *bustar*, -āris; *bustiō*, -ōnis; *bustiō*, -ās (mots de gloss.); *bustudiārius* : brûleur de morts; d'où rumeur de cimetières (au lieu de *\*bustā-rius*, sans doute d'après *ossudrius*, cf. Stolz-Leu-mann, Lat. Gr.<sup>2</sup>, p. 212); *bustudiis* (b. lat.); *bustira-pus*, mot de Plt. qui traduit τοῦτοσος; *busticētum* (Am., Gloss.) : endroit réservé aux bûchers (d'après *iunctum*, *quercētum*, etc.). On trouve aussi dans les gloses *buratum : incensum*, CGL V 272, 43, 444, 9; de là *\*abburāre*, M. L. 15.

**būteō** (-iō), -ōnis m. : buse, busard; butor; *būtiō*, -is : crier comme le busard ou le butor. — Ancien; figure

comme cognomen dans les Fast. cos. Capitol. de l'an 507 de Rome (247 av. J.-C.). Réuni à *būbō* dans P. F. 29, 12 : *butteo genus auis qui ex eo se alit quod accipitri eri-puerit, uastiatique esse causam his locis quae intrauerit, ut bubo, a quo etiam appellatur buteo*. M. L. 1423; B. W. s. u.

V. *būbō*.

**\*buteō** : *buteonem* (*bosteonem* var.), *iuenem*, CGL V 8, 13. Cf. Thes. s. u. Cf. pour le sens gr. τρυφῆς?

**buttis**, -is f. (et *buttia* attesté par les langues romanes, cf. *būris/būra*, M. L. 1427 et 1425) : petit vase. Mot de la basse latinité, peut-être emprunté. Étr. *puti*? Le gr. α πωτήν, tarent. *putin*, *δρυνο* ἡ ἀμύλ Hes. De là : *būtticula*, *būtticella* « bouteille », B. W. s. u.; M. L. 1426; germ. : v. angl. *byt*; celt. : gall. *both*, irl. *putraic* de *\*but-tericus*.

**buttubatts** : *Naevius* (com. 131) *pro nugatoriis pos-suit, hoc est, nullius dignationis*, P. F. 32, 21. Onomato-pée; cf. *bututti*.

**\*butunāria** (*butu*-, *butti*-, *buta*-) : *eliadoron*, i. rosa *butunaria*, CGL III 623, 31.

**\*buttutti** : ([f]luctus quidam <uel> sonus uocis effemi-nator, ut esse in sacris Anagninorum uocum ueterum interpretes dicunt, Charis., GLK I 242.

**būtyrum**, -I (*buturum*; *butirum*; b. lat. *būtyrum*) n. : beurre. Emprunt d'abord dans la langue médicale au gr. βούτυρον. Les formes romanes remontent à *būtyrum* et *butūrum*, *būtyrum*. M. L. 1429; B. W. s. u.; v. angl. *buture*; v. h. a. *butera*, etc.

**buxus**, -I (-ās) f. et **buxum**, -I n. : buis (arbre ou bois); objet de buis, toupie, flûte. M. L. 1430. De même origine que gr. βόξος (cf., pour l'initiale, *burrus*). Sans doute venu, avec l'arbre, d'Asie Mineure. A Πυξοῦς cor-respond *Buxentum* (= Volcastio) sur la côte de Lucanie.

Dérivés latins : *buzeus*, *buzinus*, *buzōsus*; *buzē-tum*; *buzifer*; *buziārius*; *buzāns*, -antis (Apul.). De *pyxis* devenu *buzis* provient le v. h. a. *buhra* (cf. *box*), de l'acc. *buzida* le fr. *botte*, etc., l'irl. *bugsa*, à côté de *piosa* (de *pyxida*).

**byssus** (*bis*-, *bis*-), -I f. (et m. on rencontre aussi *by-sum* n.) : sorte de lin. Emprunt tardif au gr. βύσσος. Dé-rivé : *byssinus*. M. L. 1432.